

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



Chapelle de l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang, à Québec, érigée en 1803 et qui a remplacé la première dont l'érection remonte à 1654. Cette photogravure est la reproduction d'un tableau du peintre Gordon E. Pfeiffer, dont la réputation s'étend tous les jours davantage. Cette peinture a été présentée à M. Georges Scheffer, de Globe, Arizona, par la convention des Rotary Clubs, tenue à Québec au mois de mai dernier.

Réfrigération

Electrique



Faites un placement dans
une

GLACIÈRE

ÉLECTRIQUE

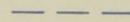


Elle se paye par elle-même
en aliments conservés
et en
commodité.

REDIGER son TESTAMENT

*est la chose la plus importante de la vie
Avez-vous pensé au vôtre?*

Consultez-nous



Société d'Administration et de Fiducie

Administratrice et fiduciaire

5 est, rue St-Jacques, - MONTREAL

72, Côte de la Montagne, - QUEBEC

IMMEUBLES CREDIT FONCIER

FRANCO-CANADIEN

Une
Brique
de Tuf.



12
Nuances
diffé-
rentes.

*La
Frontenac*

Nos briques sont fabriquées de tuf pur contenant en même temps les éléments chimiques qui, en se décomposant par la cuisson, leur donnent ces tons riches et veloutés.

Brique Rustique — Brique Commune
Terra Cotta

Cotations et échantillons Gratis sur Demande

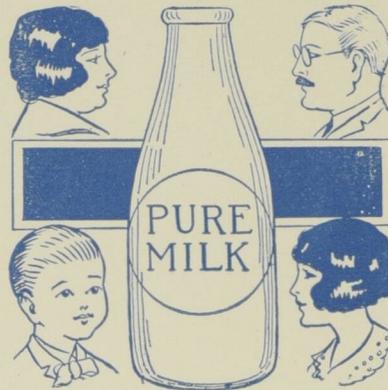
BRIQUE FRONTENAC, Limitée

140, rue St-Jean, QUEBEC

TEL.: 2-0980

P.-A. GALARNEAU, - Gérant-Général

LE LAIT PUR



de saveur douce et agréable, est le bien des enfants, pourvu qu'il soit

**CLARIFIÉ
ET
PASTEURISÉ**

Protégez votre famille et tous ceux qui vous sont chers en demandant toujours la

**MARQUE
FRONTENAC
LAIT, CREME,
BEURRE,**

CREME GLACEE
Fournisseurs de la Goutte de Lait et du Château Frontenac.

La Laiterie Frontenac Limitée

142, de l'Église,

QUÉBEC

TÉL. 7175 - 7176

CHARLES DELAGRAVE

Notaire de la Cité de Québec

EDIFICE SUN TRUST

132, St-Pierre,

Tél.: 2-1912

ADMINISTRATION:

M. Eudore Caron
Président

Mlle G. Caron
Secrétaire

BUREAU:

5, rue Vallière

QUÉBEC.

LE TERROIR

Revue mensuelle illustrée fondée en 1918

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

Publié et édité

PAR

Le Terroir, Limitée

5, rue Vallière,

--

Téléphone: 4-4551

REDACTION:

ALPHONSE DESILETS

Président.

G.-E. MARQUIS

Gérant.

Autres membres:

DAMASE POTVIN

J.-H. PHILIPPON

PRIX D'ABONNEMENT:

1 an: Canada: \$3.00 — Etranger: \$4.00 — Un abonnement comptera pour une année entière s'il n'est pas refusé régulièrement par avis postal dès le premier numéro reçu. — Les chèques ou mandats doivent être payables à LE TERROIR, Ltée, 5, rue Vallière, Québec.

COLLABORATION

Tous les membres de la Société des Arts, Science et Lettres sont cordialement invités à nous fournir des articles ou des notes d'actualité: Variety is the spice of life.

Toute collaboration rédigée avec soin, sur un seul côté de chaque feuille, doit être envoyée, avant le 10 du mois, au Gérant de la Rédaction: G.-E. MARQUIS, No 90, avenue Lockwell, Québec.

LA CAISSE D'ECONOMIE

de

NOTRE-DAME
de QUEBEC

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Economie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

La
seule Banque
d'Epargne à
QUEBEC

Sommaire

	Pages
Des musées scolaires? <i>Damase Potvin</i>	2
Problèmes ruraux, <i>Narcisse Savoie</i>	4
Montréal à 90 milles de Québec, <i>L. Masson</i>	7
Décorations honorifiques, <i>Un Fils d'Habitant</i>	12
Au jardin des lettres, <i>A. D.</i>	14
Un livre vient de paraître, <i>H. Beauvoir-Dupré</i>	16
Polytechnique ou beaux-arts	17
Le prix David	17
L'odyssée de Sam A-Mi-Don (conte) <i>Traduit du chinois</i>	18
Tizime (conte), <i>Paul Rainville</i>	19

L'Expérience de vingt siècles

"J'estime que dans la famille, comme dans l'Etat, la meilleure source de richesse est l'économie", disait Cicéron. L'expérience de vingt siècles confirme cette vérité. Faites-en votre profit. L'épargne et le placement méthodiques vous assureront l'indépendance. Mettez de côté régulièrement l'argent dont vous n'avez pas besoin tout de suite. Ouvrez un compte d'épargne à la:

**BANQUE
CANADIENNE
NATIONALE**

Actif,

\$146,000,000

**13 SUCCURSALES A
QUEBEC**

*Notre personnel est
à vos ordres.*

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE de la SOCIÉTÉ des ARTS, SCIENCES et LETTRES de QUÉBEC

Vol. XIV No. 5

— BUREAU, 5, Rue Vallière, QUÉBEC —

OCTOBRE 1932

Des Musées Scolaires?

D'après le rapport d'un sous-comité du Conseil de l'Instruction Publique que nous lisons dans un dernier numéro de L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE, de concert avec le Département de l'Instruction Publique, des officiers spéciaux du Département de l'Agriculture étudient en ce moment la question, en attendant qu'on le fasse dans tous les autres comtés, des musées scolaires. Le projet a été approuvé en principe et l'on travaillerait présentement aux détails de l'organisation.

Nous avons raison de croire que cette institution sera fort utile non seulement aux élèves de nos écoles rurales mais aussi aux parents qui visiteront ces petits musées avec profit.

On conserverait là tous les spécimens de nos grains et de nos graines; des herbiers aussi complets que possible de nos plantes et de nos fleurs des champs; aussi, dans des bocaux spéciaux, toutes les sortes de terre de notre province. On aurait encore l'intention de placer et de conserver dans ces petits musées des miniatures de tous les instruments aratoires, anciens et nouveaux, en usage dans nos fermes bas-canadiennes et faites de façon à pouvoir en expliquer aux élèves l'usage et le fonctionnement.

Il ne faut pas oublier que c'est à l'école rurale que doit se former le cultivateur moderne et progressif; et l'enfant du cultivateur apprendra les choses de la terre surtout par les yeux, par l'image et la démonstration, grâce aux leçons de choses pratiques qu'il recevra à l'école. L'on peut donc concevoir, dans le moindre effort de l'intelligence, l'utilité de ces musées scolaires qui donneront toutes ces leçons de choses.

Le musée scolaire irait assurément bien avec le musée rural dont on compte déjà, chez nous, quelques exemples mais que l'on devrait faire en sorte de généraliser. Il nous a été donné de visiter, un jour, l'un de ces musées ruraux. C'était tout simplement une collection de vieilles choses des campagnes : meubles anciens, instruments champêtres d'autrefois, vieux bibelots, tissus solides des ancêtres, etc. Malgré tant de choses vétustes, c'était frais, attrayant et joli. Nous pouvons même dire que c'était riche.

Car toutes ces vieilles choses ont maintenant une valeur inestimable. La preuve, c'est que certains touristes américains qui ont des tendances à collectionner, ont commencé, depuis quelques années, à faire dans nos campagnes, des râfles de tout ce qu'ils pouvaient trouver d'ancien, sous toutes les formes et sous toutes les dénominations. Pour eux, ce sont des nouveautés. Chez nos gens, malheureusement, l'on croit que toutes ces vieilleries ne sont bonnes qu'à servir de bois de chauffage ou à s'en aller dormir sous la poussière des vieux greniers.

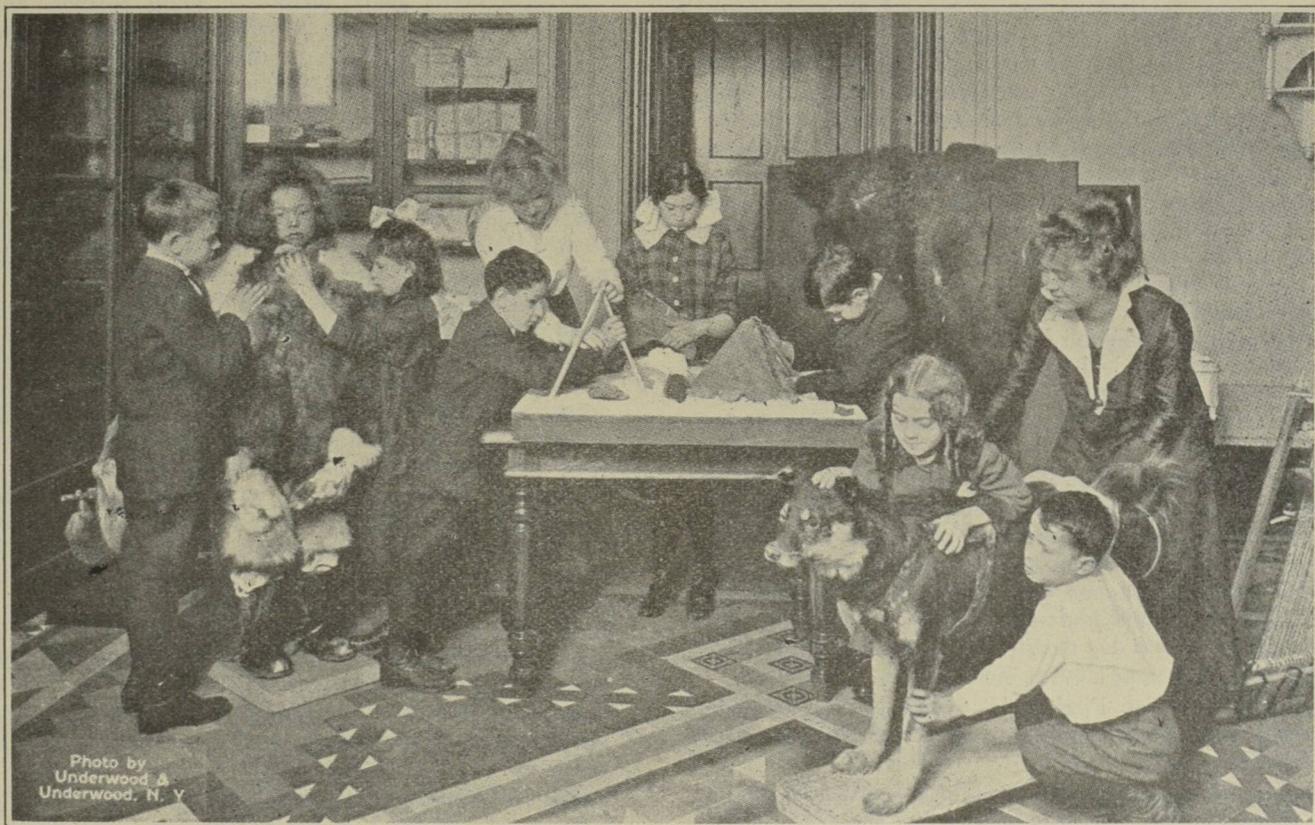
Et ces bonnes gens restent tout éberluées quand, un jour, un collectionneur leur vient offrir, par exemple, pour un vieux rouet qui date de cent ans et plus, une somme de dix à quinze dollars. Aucune hésitation, alors ! Quelle belle transaction ! Et le bon vieux rouet de l'arrière grand'mère prend le chemin d'un point quelconque des Etats-Unis. Et l'on empoche avec satisfaction le billet de banque qui servira, le lendemain peut-être, à réparer l'automobile que l'aîné vient d'acheter.

Probablement que dans cinq ans, peut-être l'année prochaine, un riche antiquaire signera un chèque de plusieurs centaines de dollars pour le vieux rouet qu'un heureux collectionneur aura payé dix.

Gardons donc jalousement ces vieilles choses du passé qui sont pour nous comme un lien entre ce qui est et ce qui a été, vénérables témoins de la vie de nos valeureux ancêtres. Ces choses anciennes dont nous voulons à n'importe quel prix nous débarasser, elles nous supplient de les conserver quand le temps est arrivé de les sacrifier.

Damase POTVIN.

MUSEE D'HISTOIRE NATURELLE



Groupe de jeunes aveugles qui, sous la direction d'institutrices dévouées, apprennent, par le sens du toucher, les détails de la vie au Pôle Nord. Ce Musée d'Histoire Naturelle est à New-York, et la photo reproduite ici vient du "Guide du Musée d'Histoire Naturelle" de New-York et nous a été gracieusement prêtée par le directeur du "Journal d'Agriculture" de Québec.

PROBLEMES RURAUX

*Causerie faite devant les membres du club Kiwanis, au
Château Frontenac, à Québec, jeudi le 16 juin 1932.*

Par NARCISSE SAVOIE, B.S.A.

Monsieur le président, (1)

Messieurs,

Sully, administrateur et économiste français, sous le Roi Henri IV de France, avait coutume de dire: "Le labourage et le pâturage, voilà les deux mamelles dont la France est alimentée, les vraies mines et trésors du Pérou".

Cette maxime du moyen âge s'applique encore à notre province (Québec) aujourd'hui. En temps de crise, surtout, les regards se portent naturellement vers la terre comme le remède le plus efficace, la source la plus sûre de réajustement de l'équilibre économique. L'industrie, le commerce, la finance sont des facteurs importants il est vrai, dans l'organisme social, mais ils ne peuvent pas se libérer de certaines dépendances qui dans les temps difficiles entravent parfois totalement leur action créatrice. La crise actuelle en est un exemple frappant.

L'agriculteur, s'il sait employer ses ressources se libère presque totalement des entraves à sa survivance. Il a d'abord de quoi loger et nourrir sa famille. A défaut de tissus fins importés, il aura toujours l'étoffe du pays et la toile de lin pour se vêtir. Les temps ne sont pas encore très éloignés où nos familles d'habitants se suffisaient à elles-mêmes en se pourvoyant sur la ferme de la presque totalité des choses nécessaires à la vie.

L'exploitation de nos ressources naturelles dont l'agriculture est la principale, constitue une industrie réellement productive de bien être et de richesses nouvelles parce qu'elle met et conserve en valeur des éléments que la terre contient.

L'Agriculture est donc la base de notre stabilité économique. Elle est le baromètre de la prospérité d'un pays puisque c'est d'elle que découlent toutes les sources qui alimentent l'industrie, le commerce et la finance.

Cette vérité de la Palice que je viens de vous énoncer et dont vous êtes tous convaincus, je n'en doute pas, pour l'avoir entendu dire souvent et l'avoir lue à répétition dans tous les imprimés; l'importance de l'Agriculture dans l'organisme économique, cette branche de notre activité sociale jouit-elle de tout le prestige qui lui revient? C'est là, messieurs, le grand point d'interrogation que nous devons nous poser.

Le commerce et l'industrie reçoivent libéralement les secours de la haute finance dont les banques sont les serviteurs zélés.

Depuis quelques années surtout on s'est appliqué par toutes sortes d'attraits à drainer dans les villes non seulement le capital humain, mais surtout le capital argent péniblement gagné par notre population rurale, pour le placer dans des entreprises risquées, ou tout au moins spéculatives, où vont s'engouffrer les éco-

nomies qui autrefois aidaient le cultivateur à faire les améliorations que nécessitent l'application d'un système raisonné de culture.

Lorsqu'un cultivateur réalise un certain montant d'argent, il devient de suite la proie d'agents de tout genre qui se tiennent à l'affût des occasions et font miroiter à ses yeux les avantages nombreux de tel placement, d'achat de telle ou telle débenture dont le risque est en proportion des dividendes alléchants qui sont promis. Combien de braves familles d'une région autrefois prospère dans cette partie de la province, qui, après avoir reçu par expropriation un montant très élevé pour leur propriété, ont perdu la presque totalité de leur avoir pour s'être laissé tenter par des vendeurs à la langue bien pendue, alors que s'ils avaient employé cet argent à s'établir sur une autre terre et à l'améliorer dans la mesure des ressources dont ils disposaient, ils seraient aujourd'hui chez eux possesseurs d'une bonne ferme et pouvant, en pratiquant les principes d'une saine économie, attendre la fin de la crise actuelle.

L'Agriculteur pour retirer le plein revenu de sa terre a besoin de crédit à certains temps de l'année. Je n'ai pas l'intention de discuter devant vous les avantages de tel ou tel système de crédit rural. C'est une question trop complexe qui m'entraînerait dans des considérations longues et m'obligerait à dépasser la limite du temps qui m'est assigné. Le fait que je tiens à signaler à votre attention est que le cultivateur de nos jours ne jouit pas du crédit qui est accordé au commerce et à l'industrie. On tente à industrialiser et même à mécaniser l'agriculture, ce qui d'ailleurs est très bien pourvu que l'évolution vers ces nouvelles méthodes se fasse par gradation et toujours d'après les ressources dont dispose le cultivateur. Mais il lui manque l'accès à la finance nécessaire pour arriver à ses fins. La loi actuelle des banques ne permet pas au cultivateur d'user de cette ressource financière. C'est au printemps surtout que l'habitant a besoin d'argent et ce n'est qu'à l'automne, quand cela ne va pas jusqu'à l'hiver avancé, qu'il peut retirer les revenus de ses ventes. Or la loi ne permet pas aux banques de faire des prêts à long terme. Autrefois lorsque les capitaux ruraux étaient assez abondants dans les campagnes un propriétaire de ferme trouvait assez facilement à emprunter d'un voisin une somme de \$150. à \$500. à des taux avantageux. Aujourd'hui en outre de la rareté de l'argent, il y a une loi de faillite qui lui enlève tout crédit parce qu'il ne peut pas offrir suffisamment de sécurité à son prêteur.

Ces trois facteurs; inaccessibilité à l'argent des banques, rareté d'argent disponible par suite du drainage vers les villes et manque de crédit par suite de la loi fédérale des faillites sont les entraves qui compliquent le plus la vie et l'expansion chez bon nombre de cultivateurs, par les temps actuels. Ajoutez à cela la diminution considérable du pouvoir d'achat par suite de l'avilissement des prix des produits agricoles et vous

(1) R. B. Ramsay.

avez de suite une des principales causes de la crise actuelle chez notre population rurale.

Quels sont les remèdes à cet état de chose?

Les économistes suggèrent les suivants:

Refonte de la loi des banques.

Abrogation de la loi des faillites pour les cultivateurs.

Création d'un plus grand nombre de caisses populaires bien administrées et bien contrôlées.

Subsides suffisants des gouvernements central et provincial pour aider au développement des marchés agricoles.

Perfectionnement de la statistique annuelle sur l'agriculture et le cheptel, c'est-à-dire la population animale.

Coopération plus étendue et secours appropriés à chaque industrie agricole.

Les trois premiers de ces remèdes s'appliquent à l'amélioration du crédit dont le cultivateur a besoin. La vulgarisation du système des caisses populaires est l'objet d'une attention spéciale de la part du gouvernement provincial. Ce système de crédit est reconnu comme le meilleur et le mieux adapté aux conditions de la classe agricole. Il permet le prêt de sommes modiques à long terme à des taux abordables.

L'accès de bons marchés agricoles permettra au cultivateur de disposer de ses produits à des prix suffisamment rémunérateurs pour lui faciliter l'achat des articles nécessaires à son exploitation.

Une statistique agricole bien établie facilite les échanges et le commerce. Enfin la coopération est le facteur essentiel dans les transactions d'achat et de vente du cultivateur.

Chacun de ces facteurs fournirait matière à une étude plus étendue que le temps ne me permet pas d'entreprendre devant vous aujourd'hui.

Qu'il me suffise de vous dire qu'au ministère de l'Agriculture de Québec nos efforts tendent vers l'application de ces remèdes de même que toutes les mesures d'ordre culturelles propres à améliorer le sort des cultivateurs.

Depuis au-delà de 20 ans sous la direction du premier artisan de notre rénovation agricole, feu l'honorable M. Caron, puis de ses deux successeurs, feu l'honorable M. Perron et de notre ministre actuel, l'honorable M. Godbout, tout le personnel depuis le plus haut employé qui est notre sous-ministre, monsieur Grenier, jusqu'au plus humble travailleur, chacun s'applique dans la mesure de ses moyens et de ses attributions à améliorer le sort de nos cultivateurs, convaincus que nous sommes de faire oeuvre sociale et régénératrice. Le Ministère Provincial d'Agriculture est bien organisé et se rend compte de ses responsabilités à l'heure actuelle. Il sait ce qu'on attend de lui dans les temps difficiles que nous traversons. Nos 82 agronomes établis au centre des comtés ruraux, dont j'ai l'honneur de diriger les activités, se tiennent en relation continue avec les cultivateurs de leur territoire. Avec l'aide des instructeurs fédéraux et provinciaux, ils s'efforcent de rendre service à la classe agricole en préconisant les systèmes de culture et d'élevage les mieux appropriés aux besoins. Ils prêchent une économie bien ordonnée dans l'exploitation de la ferme et dans le régime de vie à la campagne. Leur bureau est ouvert à tous. Ils y reçoivent les gens avides de se renseigner, leur facilitent les achats ou les ventes, les aident dans les questions d'enregistrement d'animaux, dans les

transactions commerciales et sont même leurs conseillers dans des sujets d'ordre privé.

Ils sont les principaux organisateurs des mouvements ou manifestations agricoles; ils président, au besoin, les assemblées et les fêtes; enfin, ils vivent au milieu des travailleurs du sol et prennent part à toutes leurs activités. Ils ont su s'attirer la confiance du public villageois aussi bien que rural et jouissent d'une considération enviable. Tous sont gradués de nos écoles d'agriculture et s'appliquent à mettre au service de la pratique les connaissances techniques agricoles qu'ils ont acquises. C'est de la coopération intime de ces deux facteurs que sortira une génération instruite et expérimentée d'agriculteurs aptes à bénéficier des ressources que procure la terre lorsqu'elle est bien traitée. Et alors la maxime énoncée par le duc de Sully que je citais au début de cette causerie: "Le labourage et le pâturage sont les deux mamelles qui nourrissent la France", trouvera davantage encore son application à notre système de vie économique. La terre, la bonne terre Québécoise, exploitée, avec intelligence par une culture appropriée, un élevage établi sur de bons principes, de la vraie coopération, continuera d'être parmi les ressources naturelles de notre domaine le facteur qui fournit à notre organisme économique sa principale source de richesse.

Avant de terminer, je me permets de vous mettre en garde contre l'enthousiasme irréfléchi envers les choses de la terre qui peut devenir plus préjudiciable à sa cause que l'indifférence.

En préparant ces notes, je suis tombé sur l'extrait suivant d'un article de mon ami Armand Létourneau, rédacteur du Journal D'Agriculture, publié dans le dernier numéro du "Bulletin de la Ferme" qui relate le désappointement d'un citoyen.

Voici ce qu'écrit M. Létourneau:

"A la suite de mon entrefilet de la semaine dernière sur les complets en étoffe du pays, un de mes amis qui passe à juste titre pour l'un des hommes les plus élégants de Québec, m'écrit sous le pseudonyme de Jean Loup, l'amusante lettre suivante:

Québec, 10 juin 1932.

Mon cher Létourneau,

Je vous souhaite succès avec votre complet d'étoffe d'HABITANT, et j'ai confiance que bientôt l'on verra nombre de nos beaux Brummels parader avec ces excellents produits de nos tisseuses de la campagne. Puisse leur expérience, preuve tangible d'un patriotisme agissant, leur donner plus de satisfaction que celle que je tentai, il y a une quinzaine d'années. La voici dans toute sa candeur naïve.

Je visitais, à l'automne, dans un comté voisin de Québec, une superbe exposition locale, où seuls s'étaient les produits du sol et les tissus sortis des métiers de bois que tout le monde rural connaît bien.

A la fin de la journée eut lieu une vente à l'enchère d'objets entre autres, des nappes des tapis, des rideaux et des pièces d'étoffe de laine et de toile de lin. C'était de la belle toile délicate, blanchie, qui vous tapait l'oeil à vingt-cinq verges de distance.

Les deux députés y ayant été généreusement, je ne voulais pas, après avoir été leur compagnon toute la journée, au vu et su de toute la population, ne rien acheter et pas-

ser pour un grippe-sou et serre-la-poigne. J'y allai donc de quelques dollars et fis l'acquisition d'une pièce de cette toile qui devait, lorsque bien taillée et moulée sur mon gabarit, attirer bien des regards... et même faire des jaloux.

Hélas! l'homme propose et Dieu dispose: les vaniteux écopent toujours! Un bon jour, ou plutôt un jour de malheur, j'endossai le complet flambant neuf, puis montai dans un auto et me dirigeai vers Montréal où je devais étrener cette création québécoise... Après un trajet qui dura plusieurs heures, tassé par des compagnons et harassé par la chaleur et la poussière, je mis pied à terre dans la Métropole et me hâtai de contempler mon apparence dans la plus prochaine glace. Le chef, un panama authentique, et les souliers de toile blanche, avaient subi l'épreuve des 175 milles de trajet sans porter trop de traces, mais le complet gris de toile, n'était plus qu'un chiffon, qu'une guenille, les genoux pochés, les jambes et les bras sillonnés de plis et le dos ondulé en vieil accordéon. J'eux beau tirer, frotter, flatter sur le sens du poil, peine inutile, le plis était pris et mon complet demeurait irrévocablement ratatiné comme une vieille pomme qui a perdu tout son jus.

Je fus obligé de m'acheter une autre pelure le lendemain matin, afin de pouvoir parader à mon aise dans les rues somptueuses du grand "Morial".

Quant au complet de toile, mon orgueil d'un jour sans lendemain, il y a longtemps qu'il a été défuntisé et converti, après son court passage sur mon dos, en vulgaires linges à vaisselle. En "compassant", l'on réussit à en tailler une douzaine. Or, comme le complet me coûtait \$20.00, chaque torchon représentait donc une valeur de \$1.66. A ce prix-là, un homme ne prend pas de temps à tomber en guenille.

Belle expérience, en vérité, que mon complet de toile!

Puissent nos farauds de la haute, avec leur complet d'étoffe du pays, avoir un meilleur sort que votre serviteur.

JEAN LOUP.

Nos lecteurs auront d'eux-mêmes noté la différence qu'il faut établir entre la toile dont il est question dans cette lettre, et l'étoffe homespun mise à la mode par l'Ecole des Arts Domestiques de Québec.

Cette dernière — pas l'Ecole — est garantie contre l'indécent ratatinage dont parle notre ami. De modernes procédés de tissage lui donnent à la fois la souplesse et la tenue. Vous ne pourrez rien lui reprocher si ce n'est, comme je vous le disais la semaine dernière, de durer trop longtemps.

Sous le rapport du chic et de la durée, ces nouveaux tissus sont imbattables. Un maître-tailleur de Montréal, M. William St-Pierre, le disait ces jours-ci dans une interview à la Presse. Ce qui leur fit un tort incalculable, c'est la contrefaçon qu'en tirèrent certains tisserands mécaniques urbains. Des industriels de Sherbrooke, notamment, se signalèrent autrefois dans ce "fardage". Ils imitèrent ces fameuses étoffes et les vendirent comme produits domestiques du Bas-St-Laurent. Certains magasins Montréalais, réputés même fashionables, osèrent offrir cette marchandise truquée. La clientèle trompée s'en désintéressa vite. Et comme ici-bas les bons payent pour les mauvais, nos authentiques étoffes du Bas de Québec tombèrent dans le discrédit. Mais l'école des Arts Domestiques est là, et l'on va dès ces jours-ci y mettre vigoureusement la main".

Dans toute cause, quelque soit son importance et sa valeur patriotique, il se rencontre toujours des agents qui, de bonne foi ou malicieusement, exploitent les bonnes dispositions du public au détriment de l'intérêt en jeu. Il y aurait tout un enseignement à donner à la population citadine sur l'appréciation de la valeur des produits du sol, que ce soit des tissus fabriqués à la maison ou des denrées alimentaires. Nos écoles ménagères s'appliquent dans leur enseignement à répandre ces connaissances chez nos futures mères de famille. Espérons que le nombre de nos jeunes filles qui fréquentent ces écoles ira toujours en augmentant.

Monsieur le président, je vous remercie de m'avoir fourni l'occasion d'exposer devant les membres de votre belle association quelques-uns des problèmes de notre vie rurale actuel. Je n'ai pas la prétention d'avoir épuisé le sujet, d'ailleurs le temps dont vous disposez dans vos dîner-causeries ne permet pas de faire une étude approfondie de questions aussi vitales que celles de l'agriculture. J'espère, tout de même, avoir jeté dans vos esprit quelques idées qui contribueront à vous éclairer un peu sur les difficultés qui existent actuellement dans nos campagnes.

Les amis de l'agriculture qui se donnent à l'étude de nos problèmes et se dévouent à la chose publique pourront s'inspirer de ces quelques réflexions dans l'orientation de leurs recherches.

Narcisse SAVOIE.

Un coucher de soleil dans les Montagnes Rocheuses.

On dirait d'un exploit ces décors lumineux
Qui passent pêle-mêle aux cimes des Rocheux,
Alors que le soleil roulant dans leurs murailles
Semble un char triomphal qui, le soir des batailles,
Laisse traîner à terre un butin de velours
Dans la poussière d'or d'un glorieux parcours.
Le panache d'un pin branle dans la lumière,
Tel le casque à plumeau d'un beau légionnaire:
Rome au front couronné de lauriers immortels
Se penche vers ces mots aux frimas éternels.

... Afin de mieux revoir de ces gestes épiques
Que furent ceux de Rome aux grands siècles antiques,
Je cherchais vers les cieux les monts olympiens:
Mais nous ne sommes plus au temps des vieux païens!...

... Seul, Ton nom brille au sein de l'oeuvre grandiose
Des pics Rocheux jetés dans l'ample apothéose
De l'Astre déclinant, ô! grand peintre éternel!
Qui pour toile as les rocs; pour chevalet, le ciel;
Pour palette, un soleil qu'une montagne pousse
Tel l'outil que Tu tiens du revers de Ton pouce
Pour pouvoir y ranger des sapins en faisceaux,
Ruisselant de couleurs ainsi que des pinceaux.

... Afin de mieux revoir l'ensemble de Ta toile,
Tu l'étends dans la nuit en l'épinglant d'étoiles.

... Tu gravas dans nos coeurs le "Deus existit";
An fond de ce tableau je lis: "Deus pinxit."

Georges-Etienne BLANCHARD

Montréal à 90 minutes de Québec

IMPRESSIONS D'UN VOYAGE EN AVION

(Première Partie)

Il y avait déjà longtemps que nous nous étions fait une fête de nous rendre tous les trois à Montréal en avion. François en parlait confidentiellement à tout le monde. Jules n'avait pas encore osé soumettre le projet au tribunal conjugal. Mais nos assiduités au champ d'aviation, nos fréquentes visites au bureau de la CANADIAN AIRWAYS LTD, où le gérant local, M. Cook, nous réserve toujours un accueil si cordial, éveillaient les soupçons de nos parents et amis sur notre audacieuse conspiration.

Pour exploiter ses lignes aériennes Québec-Montréal et Montréal-Ottawa, les plus fréquentées en raison des avantages exceptionnels et incontestables qu'elles procurent aux usagers, la compagnie dispose, en effet, d'un personnel d'élite, bien propre à inspirer la sympathie la plus amicale à quiconque est en rapport avec lui. Ces excellentes relations, jointes à l'intérêt purement technique et à l'admiration que commandent ces services tenus avec une si merveilleuse régularité, sans qu'on ait jamais le moindre accident à enregistrer, aiguillonnaient notre désir de prendre une connaissance intime de ces réseaux aériens.

Le jour vint enfin où les circonstances nous permirent de réaliser ce rêve tant caressé.

C'était pour le lendemain. Nous passâmes une partie de la soirée à discuter d'aviation et à nous demander quelle température nous serait réservée. Mais nous étions bien décidés, beau temps, mauvais temps, à tenter cette aventure qui nous enthousiasmait par l'avant-goût que nous en avions déjà, grâce à quelques courtes envolées accomplies au-dessus de Québec.

Aucun moyen de transport ne comporte, en effet, autant de variété ni autant de plaisirs que l'aviation. Elle exerce sur ses fervents une fascination qui leur fait mieux apprécier, à chaque voyage, le charme et les avantages de ce mode de locomotion grâce auquel on peut filer dans les plaines de l'air, au-dessus des plus magnifiques paysages, en un rien de temps et en goûtant les sensations... les plus élevées. Ces heures victorieuses où l'on domine de si haut les petites gens d'en bas laissent un souvenir impérissable et nous disposent à faire beaucoup pour répandre le goût de l'air et populariser ce mode de tourisme de l'avenir.

Quand l'aviation sera moins calomniée parce que mieux connue du public, son expansion prendra très certainement des proportions bien supérieures à celles qui ont caractérisé la popularité si rapide de l'automobile au siècle dernier.

* * *

Le temps le plus magnifique favorisait la réalisation de nos projets, et nous nous gavions déjà de vitesse, d'air pur et de soleil dans les trois automobiles qui nous emmenaient, en compagnie de quelques intimes, sur le chemin St-Louis tout baigné d'une jolie lumière tiède,

vers l'aérodrome du même nom, où se donnent rendez-vous les trop rares amateurs d'aviation à Québec.

Plusieurs parents et amis s'étaient rendus sur le terrain pour assister à notre départ. Quelques grands oiseaux sillonnaient déjà le ciel. L'un après l'autre, à quelques instants d'intervalle, ils se posaient au sol avec souplesse et grâce. Leurs carlingues et leurs ailes, bleues, rouges ou jaunes, éclataient dans l'herbe en fanfare de couleurs.

Notre avion nous attend en face des bureaux de la CANADIAN AIRWAYS LTD. A première vue, on se rend compte qu'il offre toutes les garanties de sécurité et de confort. Cet ingénieux appareil, usiné dans tous ses détails avec le soin le plus scrupuleux, inspire confiance dès qu'on l'approche. Tout ce que suggèrent la science et les leçons de l'expérience est incorporé en lui. C'est un bel oiseau, un sur-oiseau à la vérité, apprivoisé à l'usage de l'homme. Les spectateurs observent le monoplane au repos, admirent la pureté de ses lignes, commentent sa robustesse de construction et estiment sa rapidité en plein ciel.

— "Rigidement haubané, explique le technicien Jules, toutes ses masses majeures réunies en un bloc où se concentrent aussi les charpentes et les membrures, cet engin — lourd d'une tonne et demie — évolue à la pression des doigts ou du pied sur les leviers de manœuvre. Docile aux sollicitations les plus soudaines, c'est le transformateur instantané d'une énergie condensée, tumultueuse expression mécanique de 400 chevaux-vapeur. Un seul homme en dispose, qui se grise de cette surhumaine puissance".

La voilure monoplane, semi-cantilever, comporte deux ailes symétriques, affectant en plan la forme d'un rectangle terminé par une partie arrondie. Les plans ont une épaisseur et une profondeur constantes sur toute leur longueur. Le profil semi-épais offre l'avantage d'être très stable et très porteur, et celui d'éviter l'emploi de dispositifs spéciaux: volets, fentes, etc., tout en conservant à l'appareil une ample marge de sécurité et une grande maniabilité. Un emplacement est ménagé dans chaque aile pour recevoir les réservoirs d'essence d'une capacité d'environ 150 gallons, c'est-à-dire suffisante pour effectuer 5 heures de vol sans escale. La voilure est haubanée par deux paires de mâts obliques. Ces mâts se fixent, d'une part, vers le milieu approximatif de l'aile, aux longerons, et, d'autre part, à la partie inférieure du fuselage.

L'atterrisseur élastique extra-souple à large voie, muni de freins sur roues ballon qui augmentent la souplesse du train, donne l'avantage d'une manœuvre facile au sol, et permet d'envisager sans appréhension la possibilité d'un atterrissage en campagne.

La cabine, spacieuse, pourvue de tout le confort possible, est absolument isolée du moteur, dont les vibrations sont ainsi atténuées, et les gaz d'échappement ne

peuvent incommoder le passager. L'accès de cette cabine est rendu facile par quatre grandes portes qui rappellent en tout les portes d'automobile, jusqu'aux glaces qui se baissent ou se remontent au degré désiré. Les six fauteuils sont disposés deux par deux, en trois rangées, qu'un étroit passage traverse dans l'axe même de l'appareil.

Le pilote occupe son fauteuil un peu surélevé en avant des six autres. Le tableau des instruments: indicateur de pression d'huile, tachymètre, altimètre, indicateur de vitesse, indicateur de niveau d'essence, clinomètre, thermomètre à l'huile est aisément visible à hauteur de poitrine. Les commandes moteur ("contact" et manette d'essence) sont à portée de main. Au plafond, le compas. De grandes baies vitrées assurent au pilote une vision parfaite aussi bien à l'avant que vers le haut ou sur les côtés: la sûreté de conduite en est amplement facilitée.

Les deux pales de l'hélice, en duralumin, sont fixées au moyeu d'acier et scintillent au soleil.

* * *

Les formalités remplies, il nous reste quelques minutes avant le départ. On cause autour de l'avion, dont l'intérieur se révèle à la curiosité des spectateurs par

l'entrebaillement de la porte. Quelques filles d'Eve, inégalement curieuses de sensations nouvelles, ne résistent point à la tentation d'essayer les chaises de jonc confortablement rembourrées. Dès qu'elles ont osé boucler la sangle qui retient le passager à son siège, elles ne songent plus qu'à descendre au plus vite, comme si elles craignaient de voir subitement s'envoler l'appareil sans qu'elles aient le temps de se libérer.

Une fillette et un bambin regardent la scène avec inquiétude. Déjà papillon, la fillette approche de cet éblouissant volatile, en tirant par la main le bambin qui se refuse à la suivre. Elle s'avance seule alors et se décide à flatter de la main, comme un grand oiseau nouveau genre, cette énorme machine dont la peau fine et vivement colorée ne frémit même pas. Triomphante, elle en fait le tour, la tête, s'assied finalement à son tour dans un des fauteuils et jubile.

Chacun et chacune nous font part de leurs impressions. L'un nous envie de partir par un si beau ciel, l'autre ne cache pas ses appréhensions instinctives. Celle-ci nous recommande de ne pas nous attarder à Montréal, celle-là nous réclame un message dès notre atterrissage à St-Hubert.

* * *



(Vignette Canadian Photo-Engravers Reg'd)

Le Pont de Québec, vu de 7000 pieds d'altitude.

Photo Canadian Airways Ltd.

Trois heures et dix ! Le moment est venu d'embarquer.

Les dernières poignées de mains et les derniers baisers échangés, nous nous dirigeons vers l'escabeau d'embarquement, tous les trois... pardon, tous les deux, puisque François, ne maîtrisant point son impatience, est déjà installé et même sanglé dans le meilleur fauteuil de babord.

M. Whoollett, qui a la direction de l'appareil, se retourne aimablement vers nous et nous indique nos places dans la cabine. Dès qu'on voit ce pilote de carrière, on a l'impression que c'est là le plus charmant des compagnons de voyage. On l'estime déjà, car il est joyeux, plein d'entrain, un peu gavroche, toujours souriant et de bonne humeur. Il respire la santé et inspire la plus entière confiance. A son contact, le plus craintif, le plus timide des passagers est immédiatement rassuré. Le profane compte instinctivement sur sa vigilance et se repose sans restriction sur sa maîtrise évidente.

On ne peut que redire ici l'admiration qu'inspirent les brillantes qualités et la parfaite conscience professionnelle de tous les pilotes de la CANADIAN AIRWAYS LTD. Que ce soit au sol ou en vol, il faut rendre hommage à leur décision allante, qui a accru incontestablement dans notre pays la portée de la propagande aéronautique dont ils sont, avec modestie, les meilleurs artisans. C'est un plaisir de les en féliciter et de les proposer en exemple à leurs émules, qui doivent travailler comme eux, sans esbrouffe, sans vain tapage, au développement de ce tourisme aérien qui réalisera son splendide avenir, grâce au dévouement et à la foi éclairée de ceux qui le servent aujourd'hui avec tant de cœur et d'intelligence.

L'instant du départ a quelque chose de solennel. Tandis que nous prenons place dans la carlingue, les cœurs qui battent à l'unisson du nôtre se rapprochent et semblent nous implorer : "Quelle folie de quitter la terre ! Est-il juste de préférer les dangers du voyage aérien à la sécurité du chemin de fer et de l'automobile ? Pourquoi vous soustraire ainsi à notre affection ? S'il vous arrivait malheur !"

Ces plaintes d'une tendresse inquiète non formulée vous montent à la tête sans trop vous toucher, à cause de la galerie !... On est enclin à se prendre pour un héros, et le plus grave danger réel, dans ces conditions, ne réussit qu'à fouetter l'énergie la plus vacillante et à nous faire réagir contre l'attendrissement. Aussi, multiplions-nous les badinages et les taquineries à l'égard des personnes chères qui ne savent pas toutes dissimuler, sous leurs rires, leur sincère anxiété.

A la vérité, ce sont, de part et d'autre, de puérides inquiétudes. Rien de plus solide que l'air sous les ailes ! Au fond, beaucoup plus dangereuses sont les routes terrestres, longues, trop souvent étroites, parfois si tortueuses et encombrées, toujours si monotones, après plusieurs heures de roulement. Préférer celles du ciel n'est nullement faire acte d'héroïsme ni mériter des éloges. Malheureusement, ici comme dans les rares régions où l'aviation n'est pas encore entrée dans les mœurs courantes, les préjugés règnent en maîtres au sujet de ce moyen de locomotion, dont le pourcentage de sécurité, rigoureusement établi par le bureau français Veritas, de réputation internationale, est pourtant de beaucoup supérieur à celui de tout autre véhicule terrestre ou marin.

* * *

Trois heures et quart ! C'est l'heure du départ.

L'hélice, en mouvement depuis au moins cinq minutes, ronfle régulièrement en retenant son énergie bondissante. Le pilote presse l'accélérateur, et le cercle miroitant tracé par les pales brillantes devient de plus en plus transparent. On a retiré les cales. Un vrombissement d'adieu, et l'appareil roule déjà vers le terrain de décollage. Cette chose qui, tout à l'heure encore, gisait inerte sur le sol, devient une puissance, un être spécial, dont l'air est l'élément, et qui, comme conscient des vies qu'il porte dans ses flancs, ramasse toutes ses forces pour l'essor triomphant.

Dès le moment où les roues foulent l'herbe drue du terrain, le pilote lance l'hélice à une allure suffisante pour faire gravir à l'appareil la légère montée qui le sépare du champ de décollage.

Nous voici en place, nez au vent. Un regard à la "saucisse", qui indique un vent moyen de nord-est. Encore un instant de ronflement sonore dans un poudroisement de soleil, puis, les freins enlevés, le moteur à plein gaz, l'avion roule à 30, 40, 50, 60 milles à l'heure, et, tout à coup, quitte le sol si suavement que nous ne nous en apercevons pas sur le fait.

La terre descend et se dérobe ; notre groupe d'amis disparaît. Un dernier signe aux yeux qui nous cherchent, et dont quelques-uns, trop sensibles pour une situation aussi simple, ne nous distinguent plus, sans doute, qu'à travers un voile humide. Nous cherchons nous-mêmes à définir les sensations nouvelles qui nous agitent.

Pour qui se penche au hublot de la cabine et guette l'instant du décollage, l'impression est curieuse et grisante. On se sent aller comme un bolide, puis, graduellement, on dirait que notre vitesse diminue. Seul, le déferlement de l'air sur la carlingue atteste, de concert avec le cadran de vitesse fixé sur l'un des mâts, que nous filons à 100 et même 125 milles à l'heure. Contraste frappant avec l'immobilité qui fige les deux roues du train d'atterrissage. C'est seulement en atteignant une certaine élévation, lorsqu'une immense étendue se développe au-dessous de soi, qu'on a conscience de son isolement et que l'on se reconnaît suspendu dans les hauteurs du vide.

* * *

Nous nous élevons de l'aérodrome St-Louis par un temps clair, qui ne nous abandonnera pas pendant les 90 minutes de notre voyage. Québec développe déjà au loin ses milliers de toits, ses clochers, ses tours, ses édifices, ses cheminées, ses jardins, ses boulevards ; c'est un spectacle féérique devant lequel s'éclipsent tous les contes des Mille et une Nuits. Le fabuleux tapis qui transportait en quelques secondes son possesseur d'un point à l'autre de la planète est, d'ailleurs, devenu une réalité quotidienne. Hier encore, en automobile, il fallait plus de cinq heures, sur une route fatigante, pour se rendre de Québec à Montréal. Grâce à l'aviation et à l'initiative de la CANADIAN AIRWAYS LTD, Montréal est à présent à une heure à peine de Québec.

Souple, rapide, l'avion a dépassé sans effort les plus hautes cimes du bois qui borde, au nord-est, le champ d'aviation. Nous survolons presque perpendiculairement l'Hôpital Laval, l'église de St-Sacrement, la Crèche, l'Hôpital de St-Sacrement, le Parc du Monument des Braves. Progressivement, Québec s'agrandit, s'étale, et bientôt notre vue l'embrasse dans son entier, encadrée

des verdoyantes campagnes et du fleuve royal qui coule à ses pieds.

Quelques cimetières hérissés de pierres blanches jettent une note mélancolique sur cette ambiance de gaie végétation caressée par un soleil débonnaire.

Tout autour de Québec, on remarque de nombreuses usines. C'est la ruche au travail. La ville semble riche et sereine. On ne soupçonne point, de si haut, les effets de la "crise". On se sent toutefois soulagé de ne plus en entendre parler depuis quelques moments.

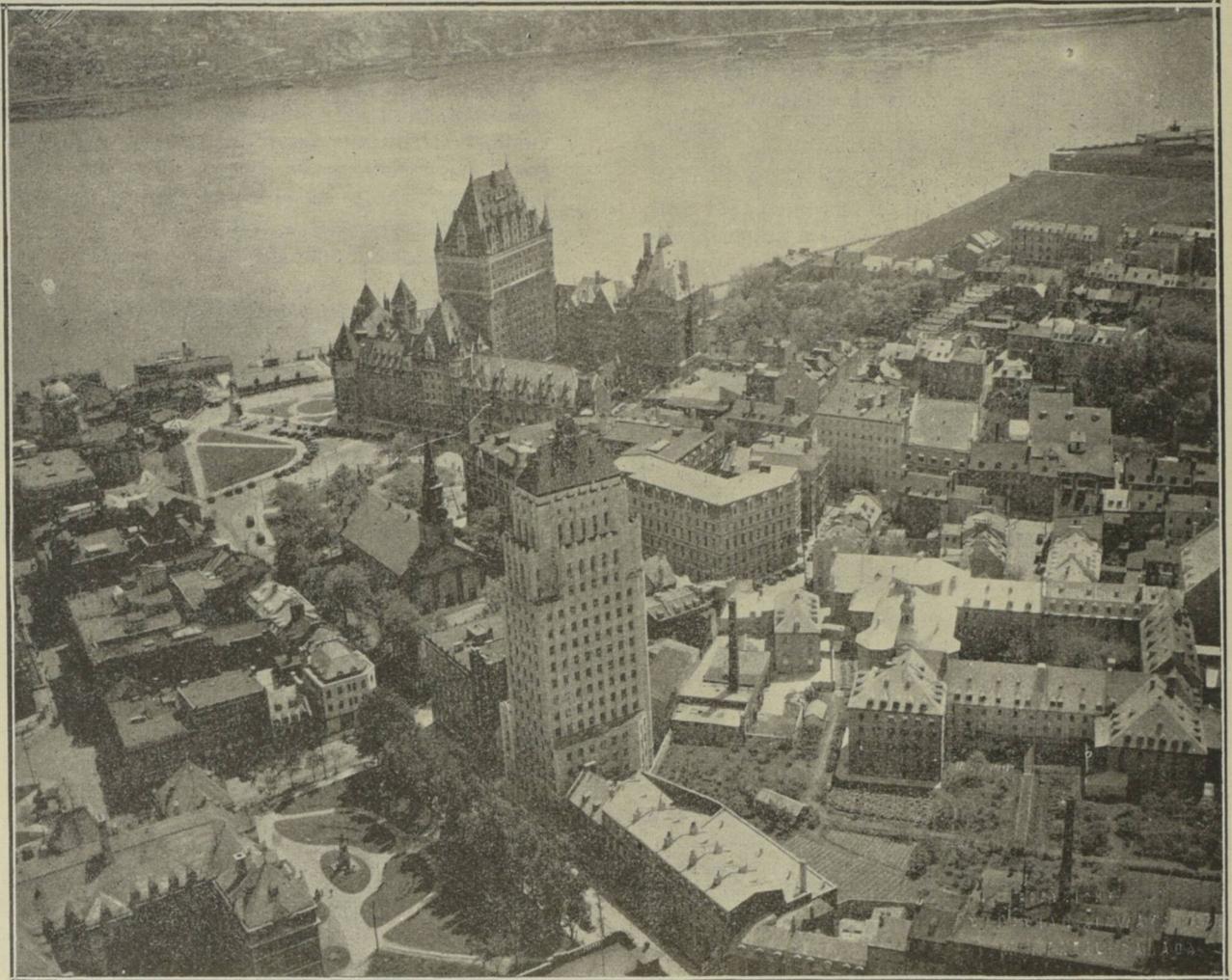
A mesure que nous prenons de l'altitude, des montagnes surgissent de l'horizon, comme poussées vers nous par un ressort magique.

Déjà toute la ville et sa banlieue se déroulent sous nos

comme une bavette étendue, autour de laquelle bébé aurait érigé des maisons de "blocs".

de l'Exposition et son champ de course apparaissent. Je cherche à distinguer ma demeure : elle se perd dans le dédale des rues et des toits uniformément plats qui caractérisent les nouveaux quartiers du sud-ouest de la ville.

Nous cinglons vers les douces rondeurs de nos Laurentides et survolons finalement le vieux port, où l'oeil est sollicité de tous les côtés à la fois par la ligne accidentée des quais massifs d'où surgissent les immenses élévateurs à grain, par l'aspect reposant du doux et tranquille St-Laurent, par les usines Anglo-Pulp bordées de leur abcès de souffre jaune et les montagnes de



Vue de Québec, prise du haut des airs, en avion.

(Photo Canadian Airways Ltd)

yeux comme une immense carte coloriée en relief. Le troupeau compact des habitations emplit la vallée St-Charles, escalade la Haute-Ville et se disperse capricieusement autour des murs et des parcs. Tous les faubourgs séparés par une fiction administrative se fondent dans les mêmes tonalités de pierre, de brique et de tôle, animées d'une humanité microscopique.

Vues de l'air, toutes les perspectives sont changées. Les vastes avenues et les grands parcs sont devenus de minces allées et de petits jardins. A gauche, un minuscule filet d'eau, qu'on appelle la rivière St-Charles, s'élargit en méandres capricieux. Plus loin, le terrain

billes arrosées par des jets d'eau continus qui s'effrangent en retombant.

* * *

Le fleuve surtout retient nos yeux, suscite notre admiration, impose le respect. Sans rien perdre de son allure majestueuse, il se discipline, se vêt en citadin pour passer devant notre vieille capitale historique : des quais de différentes dimensions lui donnent manchettes et plastron, et le pont de Québec lui ajoute comme un faux-col qui lui permet de se présenter, avec toutes les convenances requises, à notre respectable et séculaire Cap Diamant couronné de l'incomparable terrasse Duf-

ferin. Il s'amincit discrètement, comme s'il s'excusait, pour passer avec un certain raffinement entre Québec et la pointe Lévis, puis reprend ses aises en s'épandant dans l'échancrure de la rivière St-Charles, pour se réduire à nouveau aux abords de l'Île d'Orléans, après quoi il s'épanouit avec orgueil et prend un air noblement débraillé.

A peine avons-nous le temps de jeter un oeil sur le bassin Louise, que, après un élégant virage à droite, nous survolons déjà la Haute-Ville, dont les gratte-ciel du Château Frontenac et de l'édifice Price se réduisent pour nous aux dimensions de jouets d'Epinal. L'étoile irrégulière des murs de la Citadelle fait place au Parc des Champs de Batailles, dont le vaste hémicycle verdoyant impressionne étrangement dans sa régularité ceinturée de ce dédale de routes et de sentiers aux sinuosités entrecroisées. L'édifice principal du Parlement rachète un peu la platitude de ses ailes massives et cubiques.

En longeant toujours le fleuve, on survole de délicieux sites, de magnifiques jardins, des villas plus ou moins luxueuses, mais toujours coquettes et avenantes, dans une cité où il y en a des milliers. La Prison, le Musée provincial, la si jolie tour du Père Martin, attirent un regard. L'oeil est également retenu un moment par le vieux manoir de Spencerwood aux toits vert tendre et par le joli château médiéval affecté à la Prison des Femmes.

Nous survolons en diagonale, à plus de 2000 pieds d'altitude, l'aérodrome St-Louis, où nous repérons difficilement, près des trois énormes hangars gris clair, semblables, de là-haut, à trois tortues stylisées, nos amis qui, encore groupés autour du point que nous venions de quitter, nous regardent filer vers Montréal. On ne reconnaît personne. On distingue à peine des mains qui s'agitent et des mouchoirs frissonnant dans le vent. Mais tous ces détails vont bientôt s'évanouir eux-mêmes dans la grande contemplation de la nature. Nous montons toujours.

Du haut de notre balcon céleste, nous commençons à passer en revue les cultures, les bois, les habitations des terriens et les charmants paysages qui s'échelonnent le long de la plage. La ville s'est éloignée. Encore quelques tours d'hélice, quelques bonds dans l'azur, et, franchissant le temps, l'espace et les régions de la libre fantaisie, nous avons dépassé le pont de Québec, qui ressemble, de là-haut, à un assemblage "Meccano" dont raffolent les bambins. Charny a déjà glissé sous notre aile gauche, sans nous permettre de suivre longtemps des yeux les anneaux d'argent de la rivière Chaudière, qui se déroutent à perte de vue en amont des jolies chutes du même nom.

Nous filons maintenant en droite ligne vers St-Hubert, suivant un rythme égal battu par le moteur. Assourdis par ce ronflement géant, nous bourrons nos oreilles de tampons d'ouate offerts tout à l'heure par le pilote qui nous a également recommandé de mâcher de la gomme pour prévenir l'engourdissement du tympan.

Nous planons maintenant à 4,000 pieds au-dessus de plaines verdoyantes délicatement nuancées. Les moindres accidents de terrain se dessinent toutefois avec une netteté remarquable. C'est ainsi qu'on distingue facilement dans quel sens sont tracées les rigoles d'égoûttement des terres, qui nous semblent s'étendre sur quelques pieds de longueur par quelques pouces de largeur : il ne saurait être ici question d'arpents ! Les nombreux

villages, que l'on pourrait compter par vingtaines, disséminés sur la campagne, sont semblables à de jolies miniatures lilliputiennes. La campagne, à l'infini, apparaît comme un vaste damier où les routes sont des rubans, et les rivières des ruisseaux.

* * *

"Que c'est beau ! Que c'est beau !" C'est la première exclamation qui nous monte aux lèvres. Nulle description ne saurait rendre la magnificence du panorama qui s'offre à nous. La plus ravissante, la plus grandiose scène de la nature, vue du haut d'une montagne, n'approche pas de la grandeur de cette même nature, vue des balcons de l'air et toute sculptée par une lumière oblique. Là surtout l'homme s'aperçoit que la terre est belle, que l'atmosphère enveloppe ce monde d'un rayonnement de vie, que la création est une immense harmonie. La vie s'élève comme un chant de la surface de la terre caressée par les rayons du soleil.

En filant ainsi vers Montréal, dans un enchantement croissant qu'il nous sera peut-être donné de traduire ici même avant peu, nous nous souvenons du chant de Victor Hugo adressé à l'avion du siècle alors futur :

Superbe, il plane avec un hymne en ses agrès ;
Et l'on croit voir passer la strophe du progrès :

Il est la nef, il est le phare !

L'homme enfin prend son sceptre et jette son bâton,
Et l'on voit s'envoler le calcul de Newton

Monté sur l'ode de Pindare.

L.M.

QUE SIGNIFIE CE VILTE-FACE

On a blâmé avec raison et sévèrement, l'Académie de Musique de la province de Québec, de jouer actuellement un triste comédie.

En effet, au commencement de la saison d'été, à l'époque du concours annuel, elle accordait le prix d'Europe à l'un de nos jeunes artistes, M. Jules Payment.

A peine cette décision était-elle rendue que des professeurs ignares (de Québec, nous dit-on), se mirent à intriguer pour infirmer le jugement des examinateurs. Ce vil jeu réussit, et, plus d'un mois après avoir été couronné officiellement, le jeune Payment recevait l'ordre de ne pas compter sur le prix et de ne pas se préparer en conséquence.

On avait annulé le premier verdict pour accorder la bourse à un jeune montréalais.

Que signifie cette farce cruelle ? Comment se fait-il que des juges qui se prétendent compétents revisent leur propre jugement sur le tard et portent leur choix sur un autre concurrent d'abord éliminé ? Ou bien M. Payment méritait le prix, et alors on lui fait une injustice ; ou bien il ne le méritait pas, et alors les juges se sont montrés incompetents ou têtes légères. S'ils se sont trompés, ils n'ont qu'à porter la responsabilité de leur erreur et laisser partir pour l'Europe celui qu'ils ont d'abord préféré officiellement à tous ses concurrents. Il est absolument ridicule de penser autrement.

Nous n'avons pas une compétence particulière en musique, mais nous pouvons tout de même distinguer entre une sottise et un acte sensé.

Nous connaissons toutefois la compétence et le mérite de M. Payment. Et nous croirions à une injustice funeste à l'autorité de l'Ecole de Musique si la première décision du Jury n'est pas maintenue.

Décorations honorifiques

Par UN FILS D'HABITANT

La démocratie, en s'implantant de plus en plus chez tous les peuples, a sapé, depuis moins de vingt ans, plus de cinquante trônes en Europe; c'est elle qui crée l'initiative et donne conscience de ses forces aux prolétaires, mais il faut que ces forces soient disciplinées; la démocratie vivra pourvu qu'elle fasse appel à l'intelligence et à l'esprit de justice. C'est pour avoir oublié ces simples vérités que l'Empire des Tsars et des Kaisers a subi les pires bouleversements sociaux depuis quelques années.

La démocratie, qui constitue la force du nombre, veut que tous les hommes soient égaux en naissant et que, par la suite, à cause de leurs dispositions naturelles, des talents dont ils sont doués et de l'esprit de travail qui les signaleront à l'attention publique, ils s'élèvent à des degrés plus ou moins marqués, dans l'échelle sociale.

Tel qui est sorti des rangs du peuple, fils d'ouvrier, de cultivateur ou de simple journalier, arrive, par son talent à occuper un premier poste; tel autre, né de parents fortunés et occupant un rang élevé dans la société, ayant de plus reçu une bonne instruction, n'a pas su profiter de ces avantages, s'est fourvoyé, pour devenir l'artisan de ses propres malheurs et de sa déchéance.

Tout homme, quel que soit son âge ou sa condition, s'il a le cœur bien né, tient à la considération de ses concitoyens, et doit s'efforcer de la mériter. Et si cette considération s'exprime par des postes de confiance, des titres honorifiques ou des décorations, il est heureux de les accepter parce qu'ils marquent leur estime, leur confiance ou la valeur qu'ils attachent aux bons exemples donnés.

* * * *

Il est arrivé parfois que des erreurs ont été commises à ce sujet et que l'on a décerné des décorations à qui n'en méritait guère, mais ceci ne peut être qu'une erreur ou un abus, et l'on ne saurait invoquer ces accidents pour demander l'abolition de toutes ces marques de confiance que l'on accorde d'ordinaire à ceux qui ont bien mérité, soit de l'Eglise, de la Société ou de la Patrie.

Pendant la guerre, les traits d'héroïsme étaient signalés aux autorités militaires, et nombreuses furent les citations à l'ordre du jour et les décorations qui ornèrent la poitrine de ceux qui les avaient méritées. Mais il arriva que certains parvenus, de nouveaux riches, des coulissiers et des courtisans, réussirent, au Canada comme ailleurs, à se faire décerner des titres ou des décorations qu'ils avaient en quelque sorte usurpées par intrigue ou flagornerie. Et un jour vint où l'on s'émut en certains quartiers et où la Chambre des Communes recommanda aux autorités impériales de ne plus accorder de titres honorifiques aux Canadiens.

Dans un moment d'irréflexion, pour ne pas dire d'aberration, une communication dans ce sens fut adressée au *Colonial Office*, à London, qui prit la chose à la lettre et, depuis ce temps, nul titre honorifique,

ni aucune décoration n'a été accordé aux Canadiens, exception faite toutefois pour les titres et les décorations d'ordre militaire. Par répercussion, d'autres pays qui, parfois, nous faisaient l'honneur de récompenser quelques-uns des nôtres en leur décernant des parchemins ou des rosettes, s'abstiennent depuis, pour suivre l'exemple de l'Angleterre.

A ce sujet, nous avons signalé naguère à l'honorable sénateur Thomas Chapais une dépêche parue dans un grand journal de cette province et dans laquelle il était rapporté que sir Joseph Pope, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires Extérieures, à Ottawa, aurait déclaré que "la résolution adoptée par la Chambre des Communes, à Ottawa, n'avait un caractère formel qu'en ce qui regarde les titres anglais. Pour les autres décorations, elles sont plutôt une expression d'opinion". L'honorable sénateur Thomas Chapais déclara que c'est aussi son opinion et qu'il n'y a rien, absolument rien, dans la résolution adoptée par la Chambre des Communes qui puisse empêcher un pays autre que le Royaume-Uni de décorer qui que ce soit au Canada.

Ce n'est pas par esprit de démocratie bien entendu, mais plutôt par esprit de basse jalousie que l'on a voulu empêcher le gouvernement impérial d'accorder de nouvelles décorations depuis 1920. Si l'on abolissait, croyons-nous, toutes les bonnes choses dont on abuse dans ce bas monde, je ne sais pas ce qui resterait de consolant pour les humains qui savent garder un juste milieu.

* * * *

Le Canada n'a pas encore songé à donner de ces titres honorifiques, ni de ces décorations destinés à signaler à l'attention du public ceux de ses fils qui se distinguent d'une façon ou d'une autre pour le bien-être de leurs semblables, mais plusieurs pays d'Europe ont créé des ordres, des prix de vertu, de recherches scientifiques, de littérature, etc., et quand, jadis, l'on signalait à la France, par exemple, quelques-uns des nôtres qui, ici, sur cette terre d'Amérique, avaient continué en quelque sorte les belles traditions de ce pays de culture intense, et s'étaient fait remarquer par des actes courageux ou avaient aidé à l'avancement d'une science, de la littérature ou d'un art, la France était heureuse de reconnaître ces actes louables, qui ne peuvent que susciter des émules et provoquer d'autres efforts chez les âmes bien nées.

Depuis bientôt dix ans, toutes ces manifestations ont cessé, parce que, dans un moment d'irréflexion, nous le répétons, la Chambre des Communes a exprimé un vœu qui décrète l'uniformité par la base : à bas les têtes qui veulent s'élever au-dessus du niveau de la moyenne. Il serait temps, croyons-nous, qu'un député courageux se levât à Ottawa et demandât le rappel de cette résolution dont l'effet déprimant a été aussi vivement ressenti chez les hommes qui tiennent à la considération de leurs semblables, que l'abolition des livres de prix, pen-

dant la guerre, pour les élèves des écoles de certaines municipalités.

Que l'on rende de plus en plus difficile l'obtention de ces décorations, de ces titres honorifiques; que l'on crée, s'il le faut, un crible qui empêchera le passage de ceux qui ne les méritent pas, soit, mais il y a, surtout depuis la guerre, trop de relations entre la France et nous de langue française au Canada, pour que l'on continue plus longtemps à laisser croire aux habitants de ce pays que nous sommes indifférents à l'octroi des palmes que, jadis notre ancienne mère-patrie accordait gracieusement à ceux qui s'étaient distingués chez nous.

* * * *

Tout homme travaille, dans ce bas monde, en vue d'une récompense... future, à moins d'être un athée de la plus belle eau, mais en attendant cette récompense éternelle qui sera accordée aux persévérants, il en est qui ne dédaignent pas les marques d'appréciation tangibles que veulent bien leur décerner leurs semblables et surtout celles que notre grand-mère la France nous adressait jadis, lorsque ses consuls lui en exprimaient le désir.

Quels que soient les regrets que nous ayons pu exprimer à maintes reprises vis-à-vis notre mère-patrie, pour son abandon de 1760, nous avons prouvé que nous l'aimons toujours quand même et que nous tenons beaucoup à ses preuves de sollicitude. De plus, puisque nous avons conservé dans ses grandes lignes les marques caractéristiques qu'elle nous a léguées, nous ne pouvons sans elles nous développer normalement; sans la chaleur de son foyer nous ne saurions allumer chez nous le flambeau des arts, des sciences et des lettres, et c'est pourquoi nous aimons à nous rapprocher d'elle de plus en plus; nous voulons que nos fils aillent nombreux puiser chez elle, à ces sources inépuisables de science et de beauté que les siècles y ont accumulées, et nous invitons chez nous quelques-uns de ses hommes les plus distingués, qui nous enseignent ce que son génie, son esprit d'élite et son grand cœur ont fait depuis des siècles pour l'humanité tout entière; et quand nous, ou plutôt l'un de ses petits-fils, aura travaillé, aura peiné, se sera élevé quelque peu au-dessus de la moyenne de ses concitoyens, et que l'écho de ses succès aura traversé les mers, nous serons toujours heureux de voir la France se pencher pour épingle sur sa poitrine un ruban ou une rosette qui témoignera de son approbation et de son encouragement.

* * * *

Qu'on nous laisse terminer ces quelques réflexions par un trait que nous tenons d'un personnage qui en fut le témoin oculaire, sinon auriculaire.

Lors d'une réception officielle donnée à Rideau Hall, à Ottawa, lorsque le marquis de Lansdowne et son épouse, la princesse Louise, représentaient au Canada l'autorité impériale, M. Adolphe Chapleau, qui fut plus tard lieutenant-gouverneur de la province de Québec, figurait au nombre des invités et sa poitrine était décorée, à cette occasion, d'une médaille étrangère, décoration qu'il n'avait pas le droit de porter dans une réception officielle, lui, sujet britannique. Pendant le bal qui suivit cette réception, l'aide-de-camp du gouverneur vint, à un moment donné, prier M. Chapleau de se rendre auprès de la princesse Louise qui avait manifesté le désir de s'entretenir quelques instants avec lui, comme c'était alors, et comme c'est encore, l'usage protocolaire. M. Chapleau s'empressa de suivre l'aide-de-camp.

Il fut accueilli avec un sourire des plus aimables, par la princesse, qui prononça les paroles suivantes, en désignant le ruban rouge et la croix que portait le grand tribun canadien-français: "M. Chapleau, vous n'avez pas le droit de porter cette décoration dans une circonstance comme celle-ci". Sans se décontenancer, et avec cet esprit prime-sautier qui le caractérisait, M. Chapleau répondit vivement à la princesse: "Mais, Altesse, que voulez-vous que je porte? je n'en ai pas d'autre". La princesse rit de bon cœur à cette fine réplique, et dit à son interlocuteur: "M. Chapleau, vous êtes bien français".

Deux mois plus tard, rapporte-t-on, M. Chapleau recevait une décoration honorifique du gouvernement impérial. Il était fait Chevalier de l'Ordre de St-Michel et de St-Georges (K.C.M.G.) et son nom annobli de la particule de "sir".

Et qui pourrait blâmer sir Adolphe Chapleau, ce grand orateur, ce fier patriote, cet homme qui a fait honneur à sa race et qui en a été l'idole pendant longtemps, d'avoir ambitionné les honneurs humains?

Seuls, quelques *minus habens* sauraient entretenir dans leur cœur de ces sentiments mesquins.

Un Fils d'habitant.

Langage et Nation

Quelle valeur et quel rôle y a-t-il lieu d'attribuer à la communauté de langue? Elle constitue un élément capital là où les populations lui attribuent la valeur d'un critère de nationalité. Elle est comme la traduction, le signe caractéristique du *vouloir-vivre collectif*. La communauté de langue constitue donc un lien extrêmement fort.

Les populations de langue française de l'Amérique ne peuvent se fondre avec celles des autres langues pour former des nations. L'histoire le prouve. Au Canada, les Canadiens français font groupe à part; aux Etats-Unis, les Franco-américains se distinguent de la même façon; en Nouvelle-Ecosse, les Acadiens se tiennent ensemble; en Louisiane, les Louisianais s'affirment. Il est naturel que par le lien de la langue ces populations se rapprochent, s'unissent, forment une nation, une patrie, un Etat. Divers fises leur arrachent, sous forme de taxes, d'immenses revenus dont les bienfaits vont à d'autres. Ceux d'Ottawa et de Washington sont les plus mortels, sans parler des plus petits fises provinciaux, scolaires, de fabriques paroissiales, etc. Aux liens de la langue s'ajoutent bientôt les liens des intérêts économiques, politiques, sociaux. Un fise ressortissant d'une nation de langue française en Amérique pourrait employer ses revenus pour le progrès de cette nation seulement. Il est aujourd'hui archi-connu que nous avons largement payé pour les autres; que nous nous sommes saignés terriblement pour eux.

Faisons cependant un premier pas dans la voie de l'union de nos forces de langue française. La langue est actuellement le seul lien qui nous ramènera les uns vers les autres; elle est notre critère de nationalité.

(L'Amérique française)

Au Jardin des Lettres

"DISCOURS D'ENFANTS", par Françoise Gaudet; un volume de VEB pages, illustré; édition Albert Lévesque, 1932.

Françoise est chroniqueuse à "La Parole" de Drummondville. Chaque semaine, sa page littéraire débute par une courte nouvelle pleine de vie, d'entrain et d'à propos charmant. Son dernier livre est ainsi bâti. Il nous offre près d'une centaine de nouvelles brèves, de bons mots et d'anecdotes qui amuseront les grands comme les petits.

Ce qui frappe dans les écrits de mademoiselle Gaudet, ce sont les conclusions de la logique enfantine que l'auteur s'applique à saisir et à faire ressortir de chaque incident. Le style est simple. Tous les acteurs et toutes les héroïnes mis en scène parlent leur langage propre. L'auteur les laisse s'exprimer eux-mêmes, avec leurs idées, leur tournure d'esprit, leurs élans de joie ou leurs accès de chagrin.

Ce petit livre plaira certainement et nous reposera de quelques "romanichets" invraisemblables et prétentieux de la dernière moisson, et qui n'apportent rien d'utile à notre patrimoine intellectuel.

A. D.

* * * *

"L'ART DE DIRE", répertoire du bon diseur, à l'usage des familles et des écoles, par le professeur Joseph Dumais; publication mensuelle.

Nous sommes heureux de saluer l'apparition d'un nouveau périodique destiné à répandre le goût du bon parler et celui de la diction élégante et correcte dans nos familles et dans nos écoles.

Monsieur Joseph Dumais, professeur de phonétique et de diction française, ancien élève de l'abbé Rousselot du Collège de France, est le directeur du Conservatoire de Québec. Chaque année ce Conservatoire prépare des centaines de jeunes gens et de jeunes filles aux exercices d'une diction parfaite, dans le langage courant et pour les circonstances particulières. M. Dumais est un apôtre de la langue française. En nous rappelant au devoir de bien parler il défend notre langue contre l'intrusion de barbarismes, d'anglicismes, et d'expressions vulgaires ou simplement banales qui sont la caractéristique du parler populaire franco-américain.

"L'ART DE DIRE" offrira, à ceux qui ne peuvent suivre les cours réguliers de M. Dumais, la substance de son enseignement destiné à "embellir notre parler".

Nous félicitons le professeur Dumais de cette nouvelle initiative et nous espérons qu'elle sera comprise et secondée par tous ceux qui ont au coeur la noble fierté de leur langue maternelle.

On peut se procurer "L'ART DE DIRE" au prix de quinze sous l'exemplaire, au comptoir de La Fierté Française, 57 rue St-Jean, à QUÉBEC.

A. D.

* * * *

"LE GUIDE DU PELERIN A LA TOUR DES MARTYRS DE ST-CELESTIN".

M. l'abbé Georges Desilets, du clergé de Nicolet, que son Evêque a adjoint au curé de St-Célestin, M. l'abbé Henri Belcourt, se dévoue corps et âme depuis quelques années à l'oeuvre chère au coeur du regretté Mgr Calixte Marquis. L'abbé Georges Desilets vient de rédiger et de publier un ouvrage dont la documentation est précieuse pour l'histoire du Canada ecclésiastique.

Ce guide du pèlerin qui va vénérer les reliques de la Tour des Martyrs, au coquet pays de Saint-Célestin de Nicolet, est aussi une mine abondante de renseignements pour les visiteurs. Il fourmille d'explications, de notes et d'illustrations qui rendent un pèlerinage plus intéressant et plus complet. Le texte en est soigné, les détails d'une somptueuse exactitude et la toilette typographique exceptionnellement attrayante.

Nous avons lu cet ouvrage avec soin et nous avons éprouvé, en même temps que du réconfort pour l'âme, de la joie pour l'oeil et pour l'esprit. Ceux qui l'auront lu à l'avance ne résisteront pas au désir d'aller faire leur pèlerinage au sanctuaire déjà réputé dans toute l'Amérique du nord.

A. D.

* * * *

"UNE FORMULE DU PATRIOTISME CANADIEN-FRANCAIS".

M. Eugène L'Heureux, ci-devant directeur du "Progress du Saguenay" et maintenant rédacteur à "L'Action Catholique" de Québec, trouve le temps de mûrir des idées, de les coordonner et de nous les servir sous trois formes : conférences publiques, éditoriaux quotidiens et brochures de propagande. C'est un infatigable travailleur qui ne s'arrête d'écrire que pour penser.

Sans partager entièrement ses opinions, surtout politiques, nous ne saurions nous défendre d'admirer ses convictions religieuses et la fermeté avec laquelle il défend des principes d'ordre social et d'équilibre économique qui sont de la plus pure lumière.

Dans le présent opuscule, Eugène L'Heureux dit quelque part : "Le moment approche où les Canadiens français auront à choisir entre l'admission définitive de leur échéance nationale et une énergique poussée vers des sommets qui les invitent. Plusieurs restent indifférents à cette grave alternative; d'autres ont jugé opportun de s'y préparer..."

Or, M. L'Heureux est de ceux-ci. Il est avec les Montpetit, les Perreault, les Courchesne, les Camirand, les Saint-Pierre et les Groulx, de ceux qui veulent à tout prix et de toute nécessité que s'avère chez nous une compétence professionnelle plus générale et que le moment est venu entre les corps sociaux organisés, d'effectuer plus de solidarité et de coopération. Aussi M. L'Heureux souhaite-t-il avec ardeur "de voir se multiplier un peu partout les prédicateurs criant

“d’une voix puissante la nécessité souveraine de la “compétence et de la solidarité.”

Il fut un temps, au début de ce siècle, où le mot d’ordre était donné à la Jeunesse Catholique canadienne-française : “Soyez des hommes !” C’est-à-dire, épanouissez-vous normalement, selon les aptitudes, la naissance et les avantages offerts à notre génération par les nombreux foyers d’instruction et d’éducation supérieures qui vous sont ouverts. C’était l’époque où Sir Lomer Gouin ouvrait les Ecoles Techniques, où l’honorable Joseph-Edouard Caron outillait les Ecoles d’Agriculture et de sciences ménagères, où les ministres Descarrie et David élargissaient les cadres de la formation aux affaires par les écoles de haute études commerciales, et où ils donnaient à la province de Québec des académies de beaux-arts.

Combien de nos contemporains ont su profiter consciencieusement de tant de privilèges ? Peut-on en distinguer plusieurs centaines qui aient émergé de la foule et qui soient aujourd’hui des chefs de file dans la carrière où ils sont entrés ? Je les connais et pourrais les nommer. Ils sont peu nombreux. Même s’en trouve-t-il qui ont atteint à des postes trop élevés pour leurs capacités intellectuelles et n’y ont accédé que par ruse et par favoritisme.

Ce que recherche M. L’Heureux, ce sont des hommes doués de compétence et de culture générale, animés de sentiments qui les élèvent au-dessus de l’égoïsme et de l’arrivisme détestables, des hommes que le patriotisme sincère et constructeur inspire et met au service des intérêts généraux bien compris. Il demande où sont les hommes d’étude, d’idéal et d’action. Il les conjure de se grouper, de se connaître et de se concerter. Et il redit à notre temps ce que LePly criait à ses contemporains : “Donnez-moi vingt hommes de volonté ferme et d’esprit averti, vingt hommes bien pensants “qui veulent décidément le bien de l’humanité, et, “dans dix ans, j’aurai changé la face de terre”.

Parce qu’il sait les défauts de notre cuirasse, l’auteur de cette étude ne s’alarme point. Car il connaît aussi les vertus et les qualités trois fois séculaires de sa race. Et il raisonne selon l’histoire. Ce qui importe c’est un réveil de la conscience nationale. C’est une recrudescence de patriotisme agissant, à base de connaissance, de fierté et de volonté ferme. Que tous ceux qui vivent au-dessus des intérêts mesquins, et qui voient plus haut et plus loin que leurs petits bénéfices personnels, se donnent la main une bonne fois. Ce n’est que par cette coopération des nobles sentiments et des volontés droites que nous édifierons la grandeur et le prestige de notre Canada français.

Alphonse DESILETS.

“NOS SINCERES SYMPATHIES”

Comédie en un acte pour jeunes gens, par Joseph Désilets. Chez l’auteur, à Victoriaville, ou au Secrétariat des Oeuvres, 105, rue Ste-Anne. Québec. Prix : \$0.50.

Il a toujours fallu aller chercher à l’étranger comédies ou drames que nous voulons jouer. Nos auteurs se sont peu préoccupés de ce genre de littérature. Mais, tranquillement si vous le voulez, le répertoire de notre théâtre d’amateurs s’édifie.

Un de ceux qui semblent s’intéresser le plus à nos amateurs et dont nous avons déjà deux comédies : “Un Gendre Enragé” et “60 Minutes Ambassadeur au Japon”, M. Joseph Desilets, vient de publier, toujours

à l’intention de nos jeunes, une nouvelle comédie en un acte, “Nos Sincères Sympathies”, qui, nous le croyons, trouvera la même faveur auprès du public, que les deux précédentes.

Le sujet est d’actualité. Les personnages y sont vivants. Il y a de l’entrain et du brio. Une intrigue bien soutenue retient l’attention du spectateur. Et même, si quelqu’un dans la salle se sent un peu piqué par les remarques des acteurs, il lui faut, malgré lui, rire du meilleur rire, avec le reste de l’assistance.

Nos cercles d’amateurs trouveront, certes, leur profit à jouer cette comédie, comme les précédentes, comédies sans bouffonnerie, sans trivialité, mais provoquant quand même, et pour cela, le bon rire à gorge déployée, elles devraient être au répertoire de tous les cercles...

La royauté à payer pour représenter cette scène est de deux dollars.

Là où le Canada occupe un rang supérieur

La Conférence économique impériale à Ottawa a mis en lumière certains faits importants relatifs à la position du Canada dans l’Empire Britannique. En voici quelques-uns qu’a soulignés le ministère du Commerce.

Le CANADA, avec une superficie de 3,690,043 milles carrés, est le plus grand pays de l’Empire et comprend 27 pour cent de sa superficie.

Le CANADA est le premier producteur du monde de papier-journal, de nickel et d’amiante, et le second de l’or, platine, et de cobalt; le troisième de zinc et d’argent et le quatrième de cuivre et de plomb.

Le CANADA est le premier exportateur du monde de blé, de papier-journal, de nickel et d’amiante, le troisième de farine, le quatrième d’automobiles, de pulpe de bois et le cinquième de pneumatiques.

Le CANADA est la septième des nations commerciales du monde et n’est dépassé dans les limites de l’Empire Britannique que par l’Angleterre.

Le CANADA fait des affaires avec plus de cent pays différents, dont trente-deux appartiennent à l’Empire Britannique.

Le CANADA est le second pays du monde au point de vue de la consommation électrique par tête d’habitant.

Le CANADA possède des pêcheries renommées comme étant parmi les plus importantes du monde.

Le CANADA est reconnu par la Société des Nations comme l’un des huit premiers pays industriels du monde.

Le CANADA a les plus grandes ressources forestières de l’Empire.

Le port de Québec est l’un des plus vastes, des plus profonds et des plus sûrs de l’Empire Britannique.

Le CANADA vient en seconde place dans le millage total des chemins de fer parmi les nations du monde.

Le CANADA vient en quatrième place parmi les nations du monde pour le nombre de véhicules-moteurs employés, et au second rang pour le nombre de véhicules-moteurs *per capita*, c’est-à-dire une automobile par huit personnes.

Un livre vient de paraître

Notre littérature canadienne s'enrichit sans cesse de production nouvelles dont plusieurs sont dignes d'une attention particulière.

Le nombre assez considérable d'oeuvres littéraires de toutes sortes livrées au public, à intervalles assez rapprochés, démontre bien que le peuple canadien possède des qualités intellectuelles dont le développement est déjà appréciable.

Ce mouvement ne devra pas ralentir, car quelque faiblesse que la critique puisse constater dans un grand nombre de ces productions, il importe de maintenir haut et ferme l'esprit de travail et d'ambition chez nos écrivains. D'ailleurs si plusieurs pèchent par défaut de langue ou de forme, il reste constant que tous font preuve d'un esprit sain et d'une noble émulation qui assure l'avenir de notre littérature. Il est même certains ouvrages qui ne sont point déparés par ces défauts; aussi bien la lecture s'en impose-t-elle indistinctement et au peuple pour apprendre, et aux lettrés pour se res-souvenir.

Au nombre de ces derniers se place tout naturellement celui paru, en ces derniers temps, racontant l'histoire remarquable d'une institution qui a peut-être rendu à notre race le plus grand service de son existence. Les circonstances actuelles sembleraient le démontrer.

Une humble fille de la campagne, élevée dans toutes les vertus qui fleurissent au foyer rural canadien-français, grandit en cultivant l'idéal inspiré par la foi et l'amour de la Patrie. Son coeur n'aspire qu'à servir Dieu. Rendue à l'âge adulte son esprit s'applique à faire concorder l'amour de sa race avec ses aspirations spirituelles. Evidemment conduite par la Providence, cette jeune fille se consacre au Seigneur, au foyer même où fut formée l'âme nationale. Les Dames Ursulines de Québec, la plus vieille communauté de femmes au Canada, sont celles qui ont donné à l'instruction de la femme, en ce pays, son orientation et son élan.

Elles ont formé nos aïeules.

Or c'est un lieu commun de dire que la force morale du canadien-français lui vient de la mère de famille.

Devenue fille de Sainte-Ursule, notre héroïne se distingue surtout par ses qualités de clairvoyance, d'énergie et par une grande logique.

Sur l'ordre de sa Supérieure elle va, avec quelques compagnes, dans un pays nouveau, au milieu des difficultés sans nombre, et fonde une institution dont les bienfaits ont fait depuis la force et le bonheur de la population de la région.

Le mobile de l'entreprise et les principes en jeu étaient d'une nature tellement élevée, en même temps que d'une logique de raisonnement tellement impérieuse que leur divulgation au grand public semble de nature à faire rejaillir sur notre nationalité une gloire enviable.

C'est l'histoire du couvent de Roberval et de Porsuline, Mère Saint-Raphaël, fondatrice et première supérieure de cette institution.

Ecrire l'histoire de l'une de nos communautés de femmes canadiennes, c'est écrire celle de toutes les autres:

débuts difficiles, développements pénibles, résultats obtenus à force d'un travail souvent ingrat et de dévouement continu; abnégation parfaite et sacrifices constants chez les religieuses, toujours sous les dictées de l'amour de Dieu et de la Patrie.

C'est à nos communautés de femmes que le peuple canadien-français doit d'être ce qu'il est.

Il est habitué à recevoir le bien de ces communautés et tout naturellement il compte sur elles. Apprécie-t-il à sa valeur l'oeuvre des Soeurs enseignantes dans la Province? Montre-t-il pour elles toute la déférence et les sentiments de reconnaissance qu'il leur doit? Si non, ne retarde-t-il pas, en manifestant souvent de l'indifférence pour leurs oeuvres, le développement normal et nécessaire de notre population?

Un Religieux disait un jour: "Il en est un peu de nos communautés de femmes comme de la Providence; nous sommes tellement habitués aux bienfaits de cette dernière, qu'il lui faut faire des miracles pour que nous remarquions son action".

Or la fondation du couvent de Roberval et sa subsistance pendant un demi-siècle, au milieu des épreuves et des difficultés sans nombre; les bienfaits innombrables qu'il a répandus dans toute la région du Lac Saint-Jean; l'amour du sol et l'attachement aux traditions que chaque élève de ce couvent a apportés aux nombreux foyers de cet immense territoire, ont certainement accompli le miracle de sauver cette partie du pays du dépeuplement rural dont elle fut si sérieusement menacée dans la crise qu'elle traverse depuis quinze ans et plus.

Il importait de faire connaître au reste de la Province ce bienfait sans prix.

Nous pouvons publics le comprennent. Tous leurs efforts actuellement tendent à promouvoir le retour à la terre. Toute notre politique vise à réparer les torts que notre engouement par l'industrialisme américain nous a causés. Et si l'application de cette politique est possible, dans les régions de Chicoutimi et du Lac Saint-Jean, en particulier, c'est grâce à la formation que de très nombreuses mères de familles ont reçue au couvent de Roberval et dans des institutions similaires. Mère Saint-Raphaël, religieuse accomplie et patriote ardente autant que prévoyante, fit siennes certaines idées du grand évêque des Trois-Rivières, Mgr Lafliche, et organisa en même temps l'Ecole Ménagère dans son couvent. Cette école ménagère fut la première de la Province et le prototype de toutes celles qui suivirent jusqu'à présent.

Il est inutile de s'étendre longuement sur les mobiles de la fondatrice. L'expérience de cinquante années durant lesquelles un grand nombre de communautés, aidées du gouvernement de la Province, ont mis en pratique ce programme nouveau, le succès obtenu, comme l'approbation populaire, prouvent que la bonne religieuse voyait net et juste.

Fait digne d'attention: l'enseignement ménager en France, en Belgique, en Allemagne et en Suisse, n'a

été donné que postérieurement, et c'est à Roberval que l'on est venu en prendre l'idée. L'auteur du livre note le fait et notre province peut s'enorgueillir, avec raison, d'avoir été la première à réagir de cette façon contre la décadence du foyer familial dans le monde.

M. Alphonse Desilets, l'auteur de "L'Histoire de Mère Saint-Raphaël, mérite plus que des félicitations pour cet ouvrage.

C'était une entreprise passablement hardie que d'écrire l'histoire d'une institution à laquelle la vie entière d'une religieuse se trouve si intimement liée qu'elle en est l'âme même. Et quand cette religieuse est une cloîtrée, l'on se rend compte des difficultés de l'auteur pour percer la discrétion et la suprême modestie qui caractérisent ces religieuses. Heureusement que les contemporaines de Mère Saint-Raphaël ont pu lui fournir les détails absolument nécessaires. Il a pu par faire son oeuvre à force de recherches et de travail.

M. Desilets, par cet ouvrage, justifie l'espérance qu'il a donnée au début de sa carrière. Ecrivain en prose et en vers, et conférencier disert, il est avantageusement connu et jouit d'un renom qui dépasse même les limites du Canada français puisque entr'autres décorations, il s'est vu honoré par le gouvernement de la France du titre d'officier d'Académie.

Il a été, parmi nous, un grand promoteur de la littérature de terroir. Profondément convaincu de la force pénétrante de cette dernière, il a négligé les attaques et même les critiques quelquefois acerbes, ne se réservant d'y répondre que pour éviter l'apparence de l'abattement.

Il est persuadé que notre race possède des qualités

supérieures dont les manifestations sont toujours dans le sens de la vraie beauté. Négligeant les formes primitives sous lesquelles ces qualités se manifestent quelques fois, il en retient l'essence. Il a exalté la fécondité d'inspiration que procure l'étude de nos moeurs ancestrales et de nos traditions populaires. Il a trouvé là la raison de notre vitalité surprenante qui a fait qualifier de miracle la survivance de la pensée française dans un milieu qui lui était hostile.

Il paraît avoir consacré son talent à cet idéal. Toutes ces oeuvres s'en inspirent. Fidèle à la formation reçue de maîtres distingués, il sait ce qu'il veut et le veut avec énergie.

La critique de son école a pu avoir ceci de bon qu'elle a prévenu chez certains adeptes, les excès de l'engouement, mais elle n'a pas entravé la marche de l'idée.

"L'Histoire de Mère Saint-Raphaël" est la continuation de l'oeuvre de l'auteur.

D'une très belle tenue littéraire et d'une toilette typographique de premier ordre, ce livre devra être lu avec plaisir et avantage par tous.

Il a sa place marquée dans toute les bibliothèques.

Henri BEAUVOIR-DUPRE.

"L'Histoire de Mère Saint-Raphaël", Ursuline de Québec, fondatrice de l'enseignement ménager agricole au Canada par Alphonse Desilets; préface de l'honorable C.-F. Delâge, surintendant de l'Instruction publique, Québec 1932. Ce livre se vend \$1.00 franco, par la poste; prière d'adresser les commandes à l'auteur M. Alphonse Desilets, 18 rue Ste-Famille, à Québec.

Polytechnique ou Beaux-Arts ?

L'École des Beaux-Arts, qui est maintenant sous la direction de M. Charles Maillard, directeur général des Beaux-Arts de la Province, a un corps enseignant de dix professeurs. Aucun remaniement n'a été effectué dans ce domaine cette année. M. Savary, assistant directeur de l'École, est encore professeur de mathématiques appliquées à la Faculté d'Architecture.

Voici la liste des autres professeurs: M. J.-B. Soucy, professeur d'architecture, M. Metty Koetz, professeur de chimie, M. l'abbé A. Garneau, professeur d'Histoire de l'Art, M. Gabriel Desmeules, professeur de construction, M. J.-B. Garneau, professeur de mathématiques, M. Paul Rousseau, professeur adjoint d'Architecture, et M. J.-E. Grégoire, professeur de législation.

Trois professeurs s'occupent des cours de dessin, de sculpture, de peinture et de gravure.

Mlle Sylvia Daoust est professeur de dessin et de sculpture, Mlle Simone Hudon, professeur de gravure et M. Lucien Martial, professeur de peinture et de dessin.

En examinant de près cette liste de professeurs on se demande si notre École des Beaux-Arts n'est pas devenue une École Technique ou Polytechnique ou simplement une École de construction. La proportion des professeurs d'Arts proprement dits est faible. Et c'est peut-être ce qui explique la faiblesse évidente remarquée à la dernière exposition des Travaux d'élèves à la fin de l'année scolaire 1931-32.

Le prix David

"Le Terroir" est heureux d'offrir ses vives félicitations aux lauréats du concours pour le prix David 1932. Ce témoignage s'adresse particulièrement à Madame Anna-B. Montreuil, épouse du Docteur Lorenzo-J. Montreuil, de Québec, ainsi qu'à M. Alfred DesRochers, publiciste en chef à "La Tribune" de Sherbrooke.

Madame Montreuil, qui est franco-américaine de naissance, manie avec une élégance toute pareille la langue française et la langue anglaise. C'est dans la section des ouvrages canadiens de langue anglaise qu'elle a concouru cette année, et, elle a remporté le premier prix. Qu'elle nous permette de nous réjouir de ses succès et d'en être fiers. "Dumb-Bell" est désormais consacré.

M. Alfred DesRochers mettait au concours, dans la section de poésie, son premier recueil de poèmes, "L'ombre de l'Orford", dont la préface est de M. Alphonse Desilets. M. DesRochers a mérité le prix de poésie pour son originalité, la sincérité de son souffle, son inspiration large, élevée, pénétrante et admirablement soutenue. Les vers d'Alfred DesRochers sont pleins d'énergie, de mouvement, de sonorité. Ce qui les caractérise et les met à la portée de tous c'est l'indéfectible bon sens de la pensée et la justesse de l'expression.

M. Robert Choquette, de Montréal, et M. H. Bernad, de St-Hyacinthe, ont également touché chacun un prix: M. Choquette pour un poème d'imagination et M. Bernad pour un roman de moeurs.

CONTE CHINOIS

L'ODYSSÉE DE SAM A-MI-DON

OU
LE CULOT JAUNE

“Savoir s’y prendre, pour arriver au succès, tout est là”, disait souvent un vieux professeur de mes amis.

C’est une recette aussi facile d’application que celle d’attacher un grelot au cou du chat, d’après la fable de Lafontaine.

Dans toute carrière, entreprise, cause, etc., il y a sans doute une voie à suivre qui mène plus vite au succès, mais laquelle? Voilà le *hic!*

Deux qualités, si l’on peut dire, aident énormément ceux qui ont de l’ambition et qui veulent monter: une intelligence supérieure ou un culot à toute épreuve.

J’en ai vu quelques-uns s’élever dans la société, arriver au succès dans les affaires, briller dans une profession, parce que doués au-dessus de la moyenne.

Quant aux arrivistes, aux parvenus, aux plastronneurs, j’en ai connu des douzaines, mais le cas le plus typique que j’ai rencontré est celui dont je vais vous relater brièvement l’odyssée ci-après.

Sam A-Mi-Don, c’est le nom que nous allons donner à notre lascar, était arrivé, avec peine et misère, jusqu’au Barreau de la province de Pe-Tchi-Li et, pendant quelques années, son client le plus fidèle fut la dèche.

Mais il ne se décourageait pas et surtout ne perdait pas une occasion de pérorer dans les clubs, les comités politiques, voire les loteries, les bazars, et les fumeries d’opium.

Son nom étant ainsi connu dans toute la ville de Pékin, la capitale, et ses traits familiers pour tout le monde, il se fit porter candidat dans un *fan* (quartier), pour une charge publique et fut élu par le vote populaire — surtout celui des femmes, car devant elles il ne manquait jamais de faire les yeux doux et... la roue.

D’autres succès l’attendaient, car il savait se placer les pieds et manoeuvrer de la langue, surtout pour lécher les bottes des puissants.

Mais piquons au plus court.

Il arriva un bon jour — et tout arrive à qui sait ramper et flagonner — jusqu’au poste de chef d’un département important du gouvernement de sa Province d’adoption, car c’était un importé de la Mandchourie, sans avoir jamais accompli un seul acte remarquable, ni plaidé ailleurs qu’à la cour des mandarins, correspondants à notre cour de police.

Les années s’écoulaient heureuses pour Sam A-Mi-Don, sa céleste compagne et leurs enfants, quand, un jour, notre génial chinois se rappela que, dans quelques mois arriverait le vingt-cinquième anniversaire de son mariage. Encore une occasion de battre monnaie, car il n’en manquait jamais une et, avec le culot qui le caractérisait, il trouvait toujours le tour d’empocher forte mouture de riz.

Pendant plusieurs mois, sa plus grande préoccupation et occupation fut d’aller d’un bureau à l’autre du

Parlement de la république chinoise — et Dieu sait s’il y en a — pour tenir à peu près le langage suivant.

Avec les aînés: “Comment allez-vous? Mais quel secret possédez-vous donc, vous ne vieillissez pas? Moi, vous savez, je ne suis plus jeune. Dans quelques mois, j’aurai 50 ans comptés et aussi, — excusez ce détail d’un ordre bien personnel, — vingt-cinq ans de ménage. Nous aurions mieux aimé, ma femme et moi, passer cet anniversaire sous silence, mais j’apprends que nos amis se préparent à nous fêter. Que voulez-vous que j’y fasse? C’est gentil, tout de même, n’est-ce pas?”

Avec les cadets: “Oh! jeune homme, que l’on est heureux à votre âge. Quel bel avenir vous avez devant vous, avec le talent qui vous distingue. Je voudrais bien être à votre place.” Et, tout à coup, songeur, il continue: “Dire que bientôt j’aurai passé le cap de la cinquantaine, et que mon aîné aura 24 ans dans quelques mois. Ce qu’il y a de plus embêtant, c’est que nos amis le savent, puisqu’ils veulent fêter nos noces d’argent. Nous aurions préféré célébrer cet anniversaire en famille seulement, mais des indiscrets ont éventé la mèche et, déjà, l’on a formé un comité pour préparer cette célébration. Mais il y a encore du temps. Passez donc à mon bureau quand l’occasion se présentera. Et si jamais je puis vous être utile, ne vous gênez pas, venez me voir.”

Chaque soir, Sam A-Mi-Don inscrivait le nom des “amis” visités, et quand le nombre eut atteint quelques centaines, il forma un comité qui adressa à toutes ces bonnes poires, la sacramentelle lettre d’invitation à souscrire: “Les amis de M. et Mme Sam A-Mi-Don veulent profiter du vingt-cinquième anniversaire de leur mariage pour leur donner un témoignage d’amitié et de considération en leur offrant, en même temps que leurs félicitations et leurs vœux, un souvenir tangible de leur admiration.

Si vous voulez vous joindre à eux, prière d’adresser la somme de \$5.00 par couple. Il y aura présentation de cadeaux et un banquet auquel seront invités les souscripteurs.

Adressez votre souscription à l’un des soussignés, membre du Comité d’organisation.”

X..... Y..... Z.....

Plus de deux mille dollars furent souscrits, et la grande fête — “toute spontanée”, disaient les journaux le lendemain — laissa dans la cassette des céleste jubilaires, toutes dépenses payées pour la boustifaille et le pinard, au-delà de quinze cents dollars.

Et vous verrez que cet animal-là recommencera le même manège, et avec le même succès, — si Dieu lui prête vie — vingt-cinq ans après.

Il faudra, dorénavant, se garer du culot jaune plutôt que du péril jaune.

Traduit du chinois par un
membre distingué de la
Légation Chinoise à Québec.

CONTE DU TERROIR

TIZIME

Paul RAINVILLE

Curieuse chose que le flot des souvenirs et l'association des idées. L'autre jour, j'écoutais Cortot jouer l'"Exposition de Peintures", de Moussorgsky; c'est de la musique imitative et de la musique à programme. Moussorgsky s'en va tristement visiter une exposition de son pauvre ami Hoffman, qui vient de mourir. La musique se ressent de cet état d'âme douloureux. Le musicien s'arrête devant un tableau; c'est un gros traîneau polonais; Un autre : le pauvre et l'avare; un autre : Kiev, la ville des églises, des cloches, des remparts battus par la vague. Un autre encore : le gnôme. La musique avec une fidélité prodigieuse rend ce que Hoffman a peint, que Moussorgsky a vu et que nous entendons. En voyant le gnôme, j'ai pensé à Tizime.

Bien peu de gens se rappellent de Tizime, et je n'en ai pas entendu parler depuis près de trente ans qu'il est mort. Et ce sorcier de Moussorgsky l'a ressuscité, là, devant moi, et je le revois encore.

De son vrai nom, je crois qu'il s'appelait Anthyme. Dans son bégaiement, ou son zézement particulier, il dédoublait la deuxième syllabe de son nom qui glissait sur la chair luisante épaisse et rouge de sa lèvre inférieure et ça faisait Antitizime. Alors on avait coupé court, et Anthyme devint Tizime.

Ma foi, j'ai oublié son nom de famille. Il en avait un, sans doute, mais jamais personne ne s'en servait. C'était un de ces vocables que l'on oublie ou qui disparaissent sous le surnom particulier de l'individu ou du "type". Je crois que c'était un Leclerc ou un Lefebvre, mais ce n'est pas important.

De son état, Tizime était "quêteux". En ville, le genre est disparu. L'espèce existe encore peut-être dans les paroisses éloignées, mais je n'ai pas vu son pareil depuis 20 ans. Dans notre région d'Arthabaska, il y en avait plusieurs de ces quêteux qui passaient à date à peu près fixe dans les villages, suivant toujours le même itinéraire — le tracé naturel des routes et des sentiers.

Plusieurs étaient des solitaires, d'autres venaient en couples, certains même en roulotte, en famille. Je me souviens d'un grand vieux, du nom de "Créquier", sec comme un couteau, qui avait une spécialité : il chantait avant de passer le chapeau, et c'était toujours le même chant, avec, comme refrain : "Revire-toi, Maudit anglais, et embrasse-moi".

Tizime ne chantait pas; il parlait, et plutôt difficilement à cause d'un défaut de langue qui donnait à sa bouche huileuse un rictus particulier. Il n'était pas beau, ah non! Court, trapu rondet, il semblait un bonhomme de graisse appuyant une bedaine volumineuse sur des jambes grêles dont l'une, éclopée, traînait derrière l'autre en un mouvement pénible de la hanche et du genou.

Sa figure, ou plutôt sa face de pleine lune était, me semble, d'un brun hâlé, presque noir, encadrée de cheveux grisonnants, clairsemés sur un crâne visqueux. Il y avait du bon, et du doux, dans ses yeux noirs, abrités sous la broussaille des sourcils et qui vous re-

gardaient en clignotant. Je me rappelle qu'ils étaient reluisants — Maurois dirait : des yeux humides. Quand je les regarde en souvenir je me dis que Tizime, avec ses yeux-là, avait bon cœur.

Son nez avait quelque chose du rouge panaché de Cyrano de Bergerac; Tizime était peut-être cadet de Gascogne à sa façon. Il était certainement gagouillard, et un peu menteur. Le mensonge, c'est l'arme de défense des faibles. Il contait des histoires.

A l'heure de la soupe — pique-assiette — il s'amenait à la cuisine par la porte de service. Son casque poisseux baissé respectueusement, il vous souhaitait le bonjour en louchant sur le poêle. Le cornet de sa narine se dilatait si, par chance, le chou et le lard mijotaient dans un bon ragoût à la Canadienne; Tizime s'estimait alors heureux d'être bien tombé. Il connaissait d'ailleurs les cordons-bleus et choisissait son monde.

Non, non! Il n'avait pas faim du tout; il ne pourrait rien manger. Il n'était pas venu pour dîner, ah non! seulement, voyez-vous, il était en route, pour Ste-Victoire, et en passant devant la maison il avait pensé comme ça que peut-être vous auriez une commission pour votre soeur "d'en par-là". Et, ma foi! puisque l'on insistait, il tremperait bien, par pure politesse seulement, sa croûte dans le jus, mais c'était simplement pour vous faire plaisir. Et il avait une façon de vous dire ça en souriant de ses yeux moqueurs, et en humant le fumet, qui vous faisait oublier sa laideur.

Après le dessert — il avait tout de même malgré son inappétence, fini par descendre un bon carré de repas — il sortait de sa poche de veste un vieux culot de pipe de plâtre et cherchait distraitement une blague à tabac qu'il savait bien n'être dans aucune de ses poches. Il attrapait ainsi une bonne pipée dans le pot du maître de la maison. Alors, il placotait un peu, puis, avant le départ, après la demande d'usage pour "votre soeur d'en par là", il regardait sa culote ajourée, ou ses galoches évasées et vous demandait simplement si vous n'auriez pas, par hasard, des vieilles "hardes" qui faisaient rien, pendues aux clous du grenier. Il y en avait presque toujours des vieilles hardes pour "Tizime" et dans le paquet on glissait un croûton et un morceau de boeuf bouilli.

Puis, le casque à la main, toujours poli, Tizime bégayait un grand merci en remarquant que le Nord était pas beau et qu'il ferait sûrement mauvais avant demain. Il s'en allait ainsi, traînant sa guenille et sa patte, par les paroisses du comté.

Il avait parfois des moments de fierté. Il ne quêtait pas à toutes ses visites quand il jugeait celles-ci trop fréquentes. Alors, il "empruntait". Un morceau de beurre, une pinte de lait, une douzaine d'oeufs, etc. Pour remettre l'emprunt, c'était très drôle. Il n'était pas malhonnête, et pas voleur pour un liard, mais c'était un peu ce que les agences de crédit appelleraient "une mauvaise paye".

Aussi, il n'avait pas bonne mémoire : ce qu'il de-

vait remettre certain, certain, dans une couple de jours, se perdait souvent dans l'oubli, et l'oubli venait facilement. Au bout de quinze jours, il ne se souvenait plus : Une douzaine d'oeufs ? Une pinte de lait ? P'tête ben ; c'est drôle, j'me rappelle pas ! !

Pour lui rafraîchir les souvenirs, il fallait réclamer plus que dû. Alors, il vous disait vite que c'était une douzaine qu'il devait et non pas quinze oeufs. Le truc était infaillible mais Tizime finissait toujours par se faire remettre ses dettes.

Il avait aussi une espèce de manie. Il ne pouvait aller à la grand'messe du dimanche sans avoir en poche un beau mouchoir blanc. Sentiment assez louable, en somme, chez ce bougre crasseux, mais les mouchoirs de toile ou de batiste, ne foisonnaient pas dans sa garde-robe. Alors Tizime passait chez-vous le dimanche matin pour "emprunter" le mouchoir dominical qu'il ne remettait jamais, qu'on lui donnait toujours.

Je crois qu'il était un peu brocanteur et sans jamais avoir un sou en poche, il vivotait. Ça me rappelle le conseil d'un de mes oncles à son p'tit gars : "Tu veux un bâton de crème, Jos., eh ben ! va t'cri un oeuf dans l'poulailler, pis va l'brocanter chez la mère Rousseau". En somme, l'argent n'est qu'un moyen d'échange".

Alors Tizime troquait à Ste-Victoire ce qu'on lui avait donné à St-Christophe — les mouchoirs avec, probablement — et recommençait ensuite à St-Valère. Portant avec lui sa misère et sa besace, il s'en allait ainsi dans notre beau pays d'Arthabaska, comme le guenillou de Botrel.

Le soleil d'été lui dorait la peau à travers les trous de sa vareuse en loques, et les neiges d'hiver lui brûlaient le cuir malgré les tricots des âmes charitables. Il n'avait pas de parents, pas d'amis, mais on l'aimait un peu, par habitude, à cause de ses yeux peut-être, comme le pauvre de l'Évangile.

Un jour, il disparut. C'était l'hiver. Il était "dû" à St-Christophe et ne venait pas. Personne ne s'en inquiéta d'abord : il était peut-être attardé à Ste-Hélène ou à St-Paul de Chester...

On le ramassa, un matin, par un froid à roche fendre, dans une grange des environs des "Cinq-Chicots".

Il était gelé raide.

Paul RAINVILLE.

— Québec, 4 septembre 1932.

Tél.: ATELIER 2-8715 Une visite est sollicitée
JOSEPH HEBERT
 ELECTRICIEN LICENCIÉ
 Ferblantier, Plombier, Electricien-Licencié
 Poseur d'Appareils à Eau Chaude
 45, RUE DU PONT, — QUEBEC.

Bureau 2-7595 Développement Impression
 Téls.: et Agrandissement
 Rés. 2-1011

W. B. EDWARDS

PHOTOGRAPHIE COMMERCIAL
 225, rue St-Jean et 9 rue Buade - QUEBEC
 Photographie panoramique. Illustration de catalogue

Fondée en 1910

Ecole Technique Québec

185, BOULEVARD LANGELIER
QUEBEC.

Prépare aux carrières industrielles
Outillage perfectionné

Ateliers modernes

Enseignement bilingue

CONDITIONS D'ADMISSION AUX
COURS REGULIERS DU
JOUR.

SONT ADMIS SANS EXAMENS :

(a) Au Cours Technique

Les candidats qui produisent un certificat de 8e année de la commission scolaire, de trois années de cours classique, diplôme commercial ou l'équivalent.

(b) Au cours de métiers

Les candidats qui produisent un certificat de 6e année de la commission scolaire ou l'équivalent.

Les autres doivent passer avec succès un examen sur les matières suivantes:

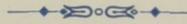
- 1°—Une dictée d'environ vingt lignes et ne comportant pas de difficultés.
- 2°—Une narration (composition sur un sujet simple).
- 3°—Arithmétique élémentaire (fraction ordinaires et décimales, proportions, pourcentage).
- 4°—Quelques questions sur l'histoire et la géographie du Canada.
- 5°—Notions de dessin géométrique.

A NOTER :

Tout candidat doit être âgé d'au moins 14 ans, à la date de l'examen d'entrée et avoir terminé la 6ième année du cours primaire. Il est tenu de présenter un certificat de vaccination.

Province de Québec

SERVICE DES MINES



La Province produit des minerais de cuivre, de plomb, de zinc, d'or et d'argent, une grande variété de minéraux, entre autres l'amiante, la chromite, l'ilménite, la molybdénite, le feldspath, la magnésite, le mica, des ocres, du grenat, du graphite, du phosphate, des pyrites, du quartz et de la stéatite, ainsi qu'une grande variété de pierres d'ornement et de construction.

Le Rapport annuel du Service des Mines pour l'année 1930, publié en quatre parties, contient les rapports suivants:

PARTIE A —

Opérations minières
et statistiques.

PARTIE B —

Région de la carte
Cadillac-Centre, comté d'Abitibi,
par L. V. Bell.

Région de la carte
Clérick-Joannèse, comtés d'Abitibi
et de Témiscamingue,
par L. V. Bell.

La mine d'or Vénus,
canton de Barraute, comté d'Abitibi,
par L. V. Bell.

Région de la carte
Gaboury-Blondeau, comté de Témiscamingue,
par J. A. Retty.

Exploration géologique de la Côte Nord,
Escoumains à Forestville,
par Carl Faessler.

PARTIE C —

Gisements d'or et de cuivre des cantons
de Dubuisson et Bourlamaque,
comté d'Abitibi,
par J. E. Hawley.

Gisements de molybdénite
du canton de LaCorne, comté d'Abitibi,
par J. E. Hawley.

PARTIE D —

Gaz naturel dans la vallée
du Saint-Laurent, Québec,
par W. A. Parks.

Environs du lac Aylmer,
cantons de l'Est,
par F. Rê Burton.

Gisements d'amiante
dans le sud de Québec,
par Bertrand T. Denis.

Région de la carte de
Lesseps, péninsule de Gaspé,
par I. W. Jones.

Copie de la Loi des Mines et renseignements techniques concernant les mines et les ressources minérales de la Province peuvent être obtenus sur demande adressée au directeur du Service des Mines, Québec.

HONORABLE J.-E. PERRAULT,

Ministre des Mines



ESSENCES
SUPREME
 EXQUIS

POUR OBTENIR UNE SAVEUR EXQUISE
 Employez les Essences "SUPREME"
 DANS LE :
 Sirop, Sucre à la crème, Blanc Manger,
 Gâteaux, Gelées, Crème Glacée.

Les Essences "SUPREME" Enr., Québec.
 Fabriquées par :



Avec l'essence d'érable "SUPREME" vous ferez un sirop de table délicieux, équivalent sinon meilleur au vrai sirop d'érable et à un prix très économique.